

Uses of Archeology in Colonial Southern Tunisia

Des usages de l'archéologie dans l'Extrême-Sud tunisien à l'époque coloniale

Mabrouk Jebahi

Archives nationales, Tunis

François Pouillon

EHESS, Paris

À la mémoire de Moncef Mahdhaoui

Abstract: It is common to say that the search for ruins in the Maghreb during the colonial period not only served to register the enterprise in a long imperial period, but also guided and argued an exploitation and a work of domination of the territories. In this respect, the example of the military territories of southern Tunisia could well serve to illustrate this thesis: the excavations there were carried out almost exclusively by posted soldiers who, not only would not have failed to see in these remains a guide for a farm, but also a foundation for the political administration of the region and the setting of a then vague border with Tripolitania. A careful examination of published scientific texts and the approaches of these men shows that they did not allow themselves to be locked into an instrumental use of archeology for economic or strategic ends. Not only do they know how to quickly see what in the traces of the past does not go in the expected direction but above all, on the basis of a solid classical culture, they quickly become professional, showing an autonomous archaeological competence. Finally, the agricultural exploitation of the region, the fixing of the border and the roads will be based on other more recent, more pressing knowledge of ethnology and geopolitics.

Keywords: Archeology, Colonization, Hydraulic, Military Administration, Scientific Exploration, Southern Tunisia.

Il est classique de souligner le croisement étroit entre l'entreprise coloniale en Afrique du Nord et la référence au passé antique, spécialement l'Empire romain, qui en marquerait l'origine et une sorte de justification historique. L'écrivain Louis Bertrand (1866-1941) dont le nom est souvent attaché à cet argument n'en est que le chantre le plus talentueux et ce thème est repris par toutes sortes de commentateurs, grands ou modestes. Même si, à la faveur de la conquête de l'Algérie, l'archéologie qui trouvait là un champ d'application quasi-vierge allait se réorganiser sur ses bases,¹ il importe de ne pas réduire cette vénérable discipline

1. Voir récemment la synthèse de Nabila Oulebsir, *Les Usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)* (Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004).

au statut de servante de la colonisation. Si l'on élargit la focale, on observe qu'elle connut alors un développement mondial, touchant d'ailleurs en premier lieu les métropoles occidentales et que ses investigations en vinrent souvent à s'appliquer à des régions où l'on n'avait pas (ou pas encore) d'ambitions impériales et que les chercheurs impliqués furent parfois des ressortissants de puissances européennes restées à l'écart de ces entreprises, mais lançant des expéditions au Sud dans le seul but d'alimenter leurs musées.²

Reste une indiscutable articulation entre ces divers registres de savoirs et ceux de pouvoirs – y compris le pouvoir scientifique – pour lesquels des dossiers scientifiques précis éclairent ces liens. C'est dans cette perspective que nous nous sommes portés vers les travaux archéologiques consacrés à l'Extrême-Sud tunisien après la conquête et en relation avec un système politico-économique mis en place sous le Protectorat. Il s'agit là en effet d'un cas assez remarquable, mais dont nous ne saurions généraliser les enseignements à l'ensemble des situations susceptibles d'être étudiées en Méditerranée à la même période. Liés à une entreprise de conquête française assez tardive dans la région,³ ces travaux portent sur une marge saharienne encore marquée par l'insécurité,⁴ à la frontière encore mal dessinée avec la Tripolitaine sous suzeraineté ottomane. Le pays est – et le restera pendant toute la période coloniale – sous administration militaire. Même si cela n'exclut pas la venue d'archéologues amateurs ou de profession, ce sont essentiellement des officiers en poste qui furent sollicités pour prendre une part active à l'entreprise d'exploration scientifique du pays et notamment dans sa dimension archéologique. Cela ne les libérait pas pour autant des tâches liées à l'installation coloniale en cours, mais pourrait bien y être intimement imbriqué. C'est précisément ce que nous entendons analyser ici.

C'est que, à la différence de hauts-lieux archéologiques du pays, comme El-Djem avec son amphithéâtre monumental, l'un des plus grands en Méditerranée, ou les cités antiques de Sbeitla ou même de Dougga, déjà largement exhumées à l'époque,⁵ la région du grand sud ne propose d'emblée aucun site antique spectaculaire susceptible d'attirer grande attention. C'est précisément à ce titre que l'analyse de ce cas nous paraît intéressante: il lui a été épargné les ramassages meurtriers, en particulier à cette période de recherches désordonnées de restes antiques à des

2. Le Danemark par exemple, qui n'eut de visées coloniales que vers le Groenland. On note dans le Sud tunisien le passage du lieutenant Peter Daniel Bruun (1862-1931), sujet Danois qui, après avoir servi comme légionnaire en Algérie, parcourut la région dans les années 1890 avec, pour seule mission, de rapporter des objets ethnographiques à présenter aux musées de Copenhague à côté de ceux des Inuit du Groenland.

3. En rapport à ce que l'on peut dire de l'Égypte et de l'Algérie, et même de régions centrales de l'Empire Ottoman comme la Grèce ou les cotes anatoliennes.

4. Le pillage de la caravane imprudemment mise en route par le marquis de Morès et l'assassinat de son commanditaire en juin 1896, soit quatorze ans après l'établissement du Protectorat, n'est qu'un exemple parmi d'autres du mauvais contrôle d'alors de l'espace saharien.

5. Cf. Clémentine Gutron, *L'archéologie en Tunisie (XIX^e-XX^e siècles). Jeux généalogiques sur l'Antiquité* (Paris: Karthala, 2010), ch. 4.

fins d'accumulation muséographique ou de profits simplement commerciaux.⁶ Et ce n'est qu'après que la conquête fut installée, au cours des années 1890, que des investigations commencèrent avec des fouilles plus ou moins méthodiques et les publications qui allaient s'ensuivre sous l'impulsion d'un Institut de Carthage, tout juste créé.

On peut alors observer avec précision comment ces enquêtes purent revêtir, au-delà de leur intérêt scientifique, un intérêt au regard de la colonisation, où l'on s'attachait à regarder méthodiquement, comme un modèle, la situation de ces territoires à l'époque de la domination romaine. Les traces repérées d'un *limes tripolitanus*, allaient-elles aider à établir la frontière entre la Tunisie utile et les régions que l'on devrait décidément laisser aux pâturages extensifs et au désert? Pouvait-on envisager ici la restauration de zones agricoles et même l'extension de grands domaines comme ceux qui se créaient alors à l'Enfida ou dans l'arrière-pays sfaxien? Autre préoccupation, véritablement stratégique celle-là: les témoignages de bornages anciens allaient-ils servir à fixer la frontière avec la Tripolitaine voisine, notamment dans les négociations en cours avec les autorités turques? Ce sont là autant de questions qui n'ont rien d'académique mais qui peuvent être réfléchies et avancées en relation avec des fouilles archéologiques. S'agissant d'une zone vierge de toute investigation préalable, on devrait apprendre là si celles-ci furent encouragées par les autorités du Protectorat, en fonction de préoccupations proprement coloniales, et comment ces deux versants, économique et scientifique, s'articulèrent sur ce terrain.

Voici les questions qui vont nous guider dans la lecture des travaux produits sur la région à partir de la fin du XIX^{ème} siècle, et qui se poursuivirent avec une certaine intensité pendant à peu près un demi-siècle. Notre travail sera donc moins d'histoire de l'archéologie stricto-sensu que d'histoire régionale sous l'éclairage de l'archéologie.

Jeux d'échelle et hiérarchies de compétences

Notre corpus documentaire est donc essentiellement constitué de textes élaborés par des acteurs locaux: des officiers séjournant sur place dans le cadre de l'administration des Territoires militaires du Sud tunisien (désormais TMS); à la manière de ce qui se passait pour l'information ethnographique ou géographique avant que l'on invente la recherche de terrain. Ce sont eux qui ont fourni la documentation primaire sur des données locales qu'à une autre échelle, des savants généralistes s'attachaient à interpréter et à mettre en perspective. Cela tient sans doute à la situation périphérique d'une région lointaine, peu accueillante et même parfois dangereuse, au moins dans la première période de l'occupation. Mais ce splendide isolement a surtout tenu au caractère très modeste des traces d'une occupation antique, en comparaison de ce que l'on pouvait trouver dans les régions septentrionales du pays. C'est un fait que cette pauvreté relative de ruines épargnait

6. Cf. François Pouillon, "Bernardino Drovetti (1776-1852), consul de France et pilleur de tombes," *Qantara* 53 (2004): 39, repris comme "L'époque héroïque: pillages et muséographie," in *Exotisme et intelligibilité: Itinéraires d'Orient* (Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 2017), 83-5.

cette région d'une approche principalement monumentale qui fut encore celle de l'archéologie au début du XX^{ème} siècle.

Ces enquêtes ont en outre l'avantage de s'inscrire dans une période précise. C'est que nos hommes – car il n'y a pas ici une seule femme – ont rendez-vous en terre inconnue. Si Charles Tissot, Victor Guérin et même le grand Henri Duveyrier sont bien descendus vers le Sud avant l'établissement du Protectorat, ce fut pour se risquer tout au plus et pour de brefs passages, vers les zones oasiennes du Djérid et du Nefzaoua.⁷ Pour le reste, les voyages savants se limitaient à la côte, de Gabès à Djerba, évitant de s'aventurer à l'intérieur.

Si l'on se risqua alors à disserter sur la région dans l'histoire, ce fut d'abord en envisageant les choses à une autre échelle, tant dans l'espace que dans le temps. Les voyageurs anciens, le passager accompagnant quelque expédition du pouvoir n'ayant fait ici que des passages au galop, on pouvait toujours, reliant les éléments épars et discontinus, s'essayer à reconstituer en pointillés, dans de vastes synthèses où le tout vaut pour la partie, des lignes d'autant plus imprécises qu'elles sont vraisemblables. On n'était pas encore parvenu à l'échelle de la monographie et c'était la région (le "Sud"), la Tunisie voire le Maghreb entier, qui étaient alors mis en scène. Et pour le temps, c'était également la longue durée, coupée tout juste de quelques événements: la chute de Carthage, la *Pax romana*, la conquête arabe, l'invasion hilalienne.

Pourtant, la logique régionale allait rester pertinente pour penser les traces locales d'occupation antique. Car la région n'était pas, à l'époque de l'Empire romain, un centre stratégique mais plutôt un lieu de passage et, pour ce qui regardait le Sud, un espace frontière. La lecture des données que l'on pouvait recueillir sur la *Tabula Peutingeriana* et autres documents antiques, renvoyaient loin, au-delà même des frontières de la Tunisie moderne: pour les routes de la côte méditerranéenne, une route ouest-est, en abscisse, entre quelques grandes agglomérations de l'époque, de Lambèse à Leptis Magna; axe Nord-Sud, en ordonnée donc, des ports de la Syrte vers les oasis sahariennes, relais des rapports avec l'Afrique noire, en premier lieu *Cidamus*, l'actuel Ghadamès.

L'installation du Protectorat en 1881 et la nouvelle organisation politique et administrative qu'elle a engendrée ont considérablement marqué l'institutionnalisation de l'activité archéologique. Après la création de la Mission de Tunisie, fondée dès décembre 1880 à l'initiative du ministère de l'Instruction publique pour perpétuer une vieille tradition,⁸ le besoin s'est imposé de mobiliser les autorités du Makhzen dans les efforts de l'exploration archéologique de la nouvelle colonie. Avec le décret beylical du 7 novembre 1882, une politique conservatoire des objets d'art et des monuments et vestiges préislamiques fut adoptée. C'est ensuite un Service des antiquités qui vit

7. Cf. Pol Troussel, "Voyageurs et militaires à la découverte du Sud tunisien (1850-1914)," in *L'Africa romana. Atti del XIII convegno di studio, Djerba, 10-13 dicembre 1998*, vol. I (Rome: Carocci, 2000), 580-83.

8. Myriam Bacha, "Les institutions patrimoniales de la Tunisie au début du protectorat: un projet scientifique au service de la colonisation?," *Outre-mers* 94, 356-357 (2007): 139-50.

le jour, renforcé par la création d'un musée, décidée en mars 1885. Désormais, c'était l'État qui prenait à sa charge le classement des monuments et édifices historiques, comme le contrôle de l'ensemble des opérations de prospection et de chantiers de fouilles. La partie la plus méridionale du pays se trouvant sous la direction d'une administration militaire, il était alors naturel de faire appel à des officiers en service dans la région pour y contribuer.

C'est bien un changement d'échelle de structure qui se mettait en place durablement avec l'arrivée d'une pléiade d'agents, seuls susceptibles d'opérer sur place: les militaires en poste. Ne sous-estimons pas le potentiel intellectuel qui était le leur. Ces officiers n'étaient pas tous sortis du rang. Ils avaient fait des études classiques et étaient souvent passés par les grandes écoles: Saint-Cyr bien sûr, mais aussi Polytechnique, à une époque où les formations académiques étaient faites en bonne part d'humanités. Et on les voit souvent se plaire à invoquer cette culture imprégnée d'histoire antique et de fréquentation des textes anciens.⁹

Reste que le travail de fouille suppose une réelle technicité. Si les militaires s'y entendaient pour ce qui est de (faire) creuser des tranchées, il fallait y appliquer quelques précautions pour un usage scientifique. Ainsi ont été constitués dès 1885 de petits vadémécums, sous forme d'*Instructions pour les recherches des Antiquités* rédigés spécialement pour "Messieurs les officiers de la division d'occupation" en Tunisie.¹⁰ Tout cela était destiné à éviter les effets délétères des fouilles "sauvages" comme celles que Tissot signale à Djerba sur le site de Meninx où une mosaïque "portant les traces de dévastation récente" a été détruite pour en "détacher et soustraire certaines parties qui paraissent intéressantes." Ces actes de vandalisme sont jugés d'autant plus intolérables qu'ils ont été "faits par des militaires, c'est-à-dire aux frais de l'État"¹¹ – c'est dire que cette activité d'archéologues amateurs relevait bien, dans l'esprit de l'administration, de leur compétence régaliennne.

Les textes publiés ne nous en apprennent guère sur les goûts personnels qui les auraient conduits vers ces curiosités ni sur leur vie privée,¹² et c'est un fait que

9. À titre d'exemple, le lieutenant Gamelin, célèbre pour avoir porté, comme général de division et chef de l'état-major de l'armée la débâcle de 1940, avait été affecté en Tunisie en 1895: pour être passé par l'École du Louvre avant de rejoindre Saint-Cyr, il devait prendre part aux fouilles effectuées à Testour et à Téboursouk.

10. Plus technique, un autre manuel pour l'Afrique du Nord est publié en 1890 par le Comité des Travaux historiques et scientifiques. Cf. Roger Hanoune, "Les Instructions du CTHS pour la Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique (1890) et l'histoire de l'archéologie du Maghreb," in *Écriture et transmission des savoirs de l'Antiquité à nos jours*, dir. Dominique Briquel (Paris: Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020), <https://books.openedition.org/cths/8271>.

11. Charles Tissot, "Quatrième rapport sur les missions archéologiques en Afrique," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 28, 1 (1884): 79-80.

12. Ils ont quand même laissé quelques textes de mémoires sur leur séjour dans la région, ainsi Larminat (sous le pseudonyme d'Esteban), *Croquis Tunisiens. Souvenirs d'un Officier des Affaires Arabes* (Paris: Limoges: Henri Charles Lavauzelle, s.d. [1901]), ou Léon Perinquier, *La Tripolitaine interdite: Ghadamès* (Paris: Hachette, 1912).

tous ne se livrent pas au “passe-temps”¹³ archéologique. Il y a pourtant là certaines incitations comme celle que l’on voit appliquée au capitaine Rebillet. Nommé à la tête du commandement militaire des TMS en 1884, il a réuni ses observations dans un important texte de synthèse adressé à la Résidence en 1886. Dans les quelques passages à portée archéologique de son texte, Rebillet souligne ce point:

“Un autre indice de la prospérité à laquelle peut atteindre l’Araad, gît dans les innombrables vestiges d’installations romaines et byzantines qui couvrent le pays. Trois grandes villes: Tacapé (Gabès), Colonia Cyparé près Zarzis et Gygtis (Bou Guerara) témoignent par leurs ruines d’une grande prospérité, qu’elles ne devaient certainement qu’à leurs situations de marchés de l’Araad, puisque leur position ne leur permettait pas de servir de débouchés à des pays plus étendus.”¹⁴

Rebillet rappelle surtout que l’étude de ces ruines romaines encore fort méconnues de la plupart des archéologues, serait très utile pour la colonisation:

“Toute la plaine de l’Araad, signale-t-il, est semée de ruines correspondant à de petits centres agricoles. Tous établis sur le même type, ces centres se composent d’une sorte de bordj solidement construit, avec chaînes en pierre de taille. L’étude de plusieurs de ces bordjs y a fait reconnaître des locaux destinés à abriter de la cavalerie, qui devait former la garnison de ces points d’appui. L’ennemi à combattre se composait, comme aujourd’hui, de cavaliers razziant les troupeaux, et qu’il fallait poursuivre, pour les forcer à lâcher leur proie. Autour de ces constructions solides, dont les murs sont encore en partie debout, on reconnaît des constructions plus légères et, par conséquent, aujourd’hui plus complètement détruites, qui formaient les fermes groupées autour des bordjs pour la défense. Après de ces petits centres, se trouvent des puits, des citernes ou des sources. (...). Les ruines, où il ne faut compter trouver ni inscriptions, ni monnaies, ni objets d’art, n’ont pas encore jusqu’ici tenté les archéologues. Un travail des plus intéressants consisterait à relever tous ces points sur une carte du pays. On aurait ainsi des données instructives sur la répartition de la population coloniale sur le territoire, et sur l’exploitation agricole du pays.”¹⁵

C’est muni de cette sensibilité à l’archéologie que Rebillet fut appelé à Sousse, au début de l’année 1887, par le directeur du Service des antiquités René de La Blanchère, pour coordonner la gigantesque opération du transfert de la mosaïque du cortège de Neptune au musée de Bardo à Tunis. Le succès de cette opération très délicate, quelques semaines avant l’inauguration du musée, effaçait les mauvais

13. Cf. André Martel, *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*, Tome II (Paris: P.U.F., 1965), 55.

14. Capitaine Rebillet, *Un rapport sur le Sud tunisien (1886) par un officier français*, eds. Mabrouk Jebahi & François Pouillon (Tunis: Publications Diraset et Ed. Arabesque, 2017), 30 (ms. p. 21).

15. Rebillet, *Un rapport*, 30 (ms. p. 21).

souvenirs du chantier du Meninx à Djerba en 1882. La Blanchère fait l'éloge, avec beaucoup de ferveur, du professionnalisme avec lequel l'opération a été conduite.¹⁶



Fig. 1: Triomphe de Neptune et Néréides.
Mosaïque transférée de Sousse en 1887 (© Musée du Bardo, Tunis)

16. René de La Blanchère, "Note sur une mosaïque représentant le cortège de Neptune, découverte à Hadrumète et transportée au musée de Tunis (Bardo)," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 31, 3 (1887): 344-45. Appliqué à une autre région que celle que nous étudions, ce récit a l'intérêt de donner une meilleure idée des conditions de travail des archéologues: "L'enlèvement et l'apport au Bardo de cette énorme pièce (...) a été fait par quatre hommes: un tirailleur maçon, un autre menuisier, M. le capitaine Rebillet, au devoir amical duquel je tiens à rendre ici hommage, et enfin moi, qui pendant 113 jours, n'ai quitté le chantier et le travail que pour courir, soit à Tunis, où me rappelaient les affaires du service, soit à divers points du Sahel où m'étaient signalés des monuments antiques. [...] L'outillage manquait: on le créa sur place. Les matériaux, bois, ciment, toile, colle, ont aussi manqué quelquefois. Le personnel se forma rapidement, mes deux hommes devinrent très habiles. Mais les moyens mécaniques, les ressources de transport faisaient complètement défaut. Pour des raisons que j'ai données dans mon mémoire [...], nous avons dû, sur place, transformer nos galettes de mosaïque en dalles rigides, cimentées, d'un poids énorme, exposées à toutes les chances de bris. La mosaïque, à laquelle s'étaient joints quelques autres morceaux du même genre que j'avais pris dans le pays, remplissait trente énormes caisses de formes variées, quelques-unes longues et larges de 9 mètres. Ces caisses dont il a fallu inventer le mécanisme, l'armature, la fermeture, et qui furent faites par nous, ne sont pas la partie la moins grosse et la moins originale du travail. L'enlèvement des galettes, en lui-même, est une opération facile pour des hommes expérimentés; elle ne devient délicate que quand [...] il s'agit de larges morceaux. Mais le transport de ces grandes caisses plates, contenant des dalles rigides que le moindre gauchissement briserait, m'a fait, malgré la forme choisie et la solidité extrême, des armatures en madriers croisés, passer de bien mauvais moments, et a donné beaucoup d'inquiétude."

À l'automne de la même année, le 20 septembre 1887, Rebillet fut investi d'une "mission dans le sud de la Tunisie pour y étudier des vestiges de l'occupation romaine"¹⁷ ou plus précisément "le 'limes' méridional de l'ancienne province d'Afrique et les routes antiques de l'Extrême-Sud tunisien." C'est sans doute dans le cadre de cette mission qu'il allait diriger des fouilles à Medina et sur un autre site localisé sur les berges du lac Bahira de Biban près de Zarzis. Le rapport qu'il a rédigé sur ce chantier est publié dans un numéro du *Bulletin du Comité des travaux historiques* de l'année 1892. Il y témoigne d'une "grande maîtrise du travail archéologique."¹⁸

Plusieurs raisons expliquent la ferveur et l'aisance avec lesquelles Rebillet se livre à cette activité. Outre sa familiarité avec un terrain qu'il parcourt depuis de longues années, s'ajoute la possibilité de disposer des moyens de l'armée pour mener les fouilles.¹⁹ Fait original, Rebillet trouve là un élément dans son argumentation personnelle (mais qui ne sera pas suivi d'effet) pour faire de Zarzis, à la place de Gabès, le chef-lieu de la région.²⁰

C'est cette implication du corps des officiers dans l'exploration archéologique de l'Extrême-Sud tunisien qui explique le foisonnement (parfois un peu anarchique) des chantiers de fouille et des publications scientifiques à partir de la dernière décennie du siècle. Car depuis lors, des noms d'auteurs de publications (de simples rapports de fouilles dûment collationnés) commencent à paraître dans quelque article de synthèse – on semble attaché ici à respecter la propriété scientifique mais il y apparaît des formes de hiérarchie sur lesquelles nous allons revenir.

Car ce terrain ne constitue pas pour autant une chasse gardée. Il admet des incursions d'agents extérieurs, préposés d'ailleurs aux travaux de synthèse. Mais ce sont souvent aussi des amateurs comme ceux qu'envoie ici la société savante tout juste créée à Tunis, l'Institut de Carthage (après 1893). *La Revue tunisienne*, qui en est l'émanation, publie volontiers et rapidement les travaux de recherches pointues émanant de ces intellectuels en arme que ne sont pas toujours les militaires.

C'est dans cette perspective que l'Association tunisienne des Lettres, Sciences et Arts va envoyer rapidement en inspection vers ces confins deux de ses

17. Du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, arrêté du 20 septembre 1887 par M. de la Blanchère, mission associée à une somme de 400 francs "à titre d'indemnité de route" ou 600 francs (Dossier d'archives communiqué par Clémentine Gutron).

18. Capitaine Rebillet, "Note sur la bahira des Biban et Médeia (Tunisie)," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1892): 126-29.

19. "Nous pourrions, disait-il, essayer à Médéina quelques fouilles, cela nous coûterait peu, la valeur des outils seulement." Rebillet, "Note sur la bahira," *ibid.*

20. "Au temps où les environs du Bahira, argumente-t-il, et toute la région comprise entre l'Oued-Fessi et le Magta étaient bien cultivés, – et l'innombrable quantité de ruines des petits établissements couvrant le pays prouve qu'il en a été ainsi, à une certaine époque – en ce temps-là, la production en céréales de cette région devait être énorme et dépasser immensément le besoin des habitants. C'est encore cette région qui nourrit tout le sud jusqu'à Gabès dans les mauvaises années; car la récolte réussit presque toujours, à cause, sans doute, de l'humidité de l'air entretenue par le Bahira et par les sebkhas." Rebillet, "Note sur la bahira," *ibid.*

plus hauts responsables, l'un et l'autre d'ailleurs anciens médecins militaires qui avaient découvert le pays dans les fourgons des colonnes d'occupation. Ils ne se sont installés dans les recherches savantes qu'une fois partis à la retraite: le docteur Lucien Bertholon, fondateur de l'Institut de Carthage et premier directeur de cette institution, qui se spécialisera dans l'anthropologie physique; et le docteur Louis Carton qui entame à cette occasion une brillante carrière d'archéologue.

Toutefois, malgré cette autorité institutionnelle indiscutable, ils sont loin de disposer d'une vraie légitimité académique. Celle-ci ne pouvait venir que de France (ou de Rome) avec l'envoi de grands spécialistes qui auront à se faire une place parmi les savants locaux. Comme l'a montré Clémentine Gutron dans un ouvrage qui a fait date, l'archéologie est aussi un champ de bataille. Les autorités académiques vont donc avoir à compter avec des ecclésiastiques bien établis sur ce terrain: le père Delattre (1850-1932) notamment, qui prend la suite de l'abbé Bourgade (1806-1866), sur un espace de Carthage sanctifié par la tombe de Saint Louis. C'est également le cas de René Cagnat (1851-1937), Jules Toutain (1865-1961)²¹ et Paul Gauckler (1866-1911), tous trois normaliens, qui auront quelques difficultés à s'imposer sur le champ tunisien²² à la faveur de séjours parfois prolongés mais discontinus. Ils auront la partie plus facile avec les militaires du Sud qui, semble-t-il, leur font bon accueil.

Sur cet espace passablement enclavé du Sud, interviennent donc des acteurs de natures diverses, en rapports différents avec un territoire d'accès contrôlé, et s'appuyant eux-mêmes sur des autorités scientifiques soigneusement hiérarchisées. On a cité le premier espace de légitimation qu'était la *Revue Tunisienne*, de rayonnement régional. Mais il leur sera bientôt ouvert d'autres espaces d'édition plus lointains mais mieux établis, parce que plus spécialisés comme le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* ou les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Notons que de tels supports n'incitaient pas à céder au romantisme des ruines mais, précisément, au développement d'un savoir dont on va étudier ici les enjeux scientifiques et politiques.

Ainsi, l'affaire que nous abordons dans une perspective monographique est inscrite dans un espace scientifique autant que politique beaucoup plus large. C'est ce que nous ne devons pas oublier dans l'analyse de la progression de ces "fouilles" à la base.

Archéologie du potentiel agricole de la région

Concernant le potentiel agricole de la région, la doctrine allait être fixée de la façon la plus claire:

21. Il se spécialisera ensuite sur la Gaule, avec la haute main sur les fouilles d'Alésia.

22. Gauckler notamment qui subit une campagne visant aussi son homosexualité.

“Les ruines considérables qui couvrent le sol de la Tunisie témoignent de l’importance qu’avait ce pays au temps de la domination romaine. Mais ce témoignage est aussi un enseignement, et les colons ne sauraient trouver un meilleur guide que l’étude même de ces vestiges de la colonisation antique. L’examen attentif de ce qui reste des établissements romains et, par suite, la science archéologique, peuvent faire éviter bien des tâtonnements et bien des fautes coûteuses. Les Romains ont été des colonisateurs parfaits; ils ont su tirer un parti admirable du sol et du climat. Nous n’avons qu’à profiter de leur expérience, dont ils ont laissé des traces encore palpables; en étudiant la reconstitution de leurs œuvres, nous saurons à notre tour ce que nous avons à faire. C’est ce qu’ont fait beaucoup de colons, et tous s’en sont bien trouvés.”²³

Le premier thème d’investigation archéologique concerna donc les traces d’activité agricole, anciennes ou plus récentes, décelables dans la région. Le fond du problème résidait dans une lecture un peu radicale d’un texte d’Ibn Khaldûn qui soulignait avec force les destructions apportées par les invasions arabes et la bédouinisation du pays qui s’en serait suivie. La légende selon laquelle l’Afrique du Nord avait été le “grenier à blé” de l’Empire, devait conduire à chercher à restaurer un espace agricole considérablement ruiné.

C’est Lucien Bertholon qui ouvre le ban des études sur ce thème avec ses notes de voyage publiées dans le cadre d’une grande synthèse sur la “province de l’Aradh” – appellation large qui inclut tout l’espace qui va de Gabès à la frontière tripolitaine et au désert.²⁴ L’auteur n’est pas encore spécialisé dans les questions d’anthropologie physique où il s’illustrera,²⁵ et son texte est centré sur des questions de stratégie coloniale où, dans le cadre de considérations d’anthropologie politique de divers ordres, il souligne la nécessité de sauvegarder là un “petit État berbère semi-indépendant.” Mais il se préoccupe également d’aménagement agricole et se risque alors à quelques hypothèses archéologiques. Son texte trop ambitieux reste cependant assez mal informé des réalités du terrain. Bien qu’il ait eu en main le rapport circonstancié du capitaine Rebillet sur le Sud tunisien, il exagère ainsi l’importance de la berbérophonie (et l’intercompréhension avec les parlers kabyles et touaregs) et de la dissidence politique et religieuse du pays sur quoi il n’a qu’une information très superficielle.²⁶

Il ne manque pas d’affirmer néanmoins que la région est “appelée à un certain avenir colonial.” Mais ce n’est pas pour des colons européens, qui ne supporteraient

23. Charles Riban, *Causeries sur la Tunisie agricole* (Tunis: Impr. Rapide, 1894), 27. Quasiment dans les mêmes termes, la déclaration de Paul Gauckler, 1897 reprise in Bacha, “Les institutions,” 147.

24. Lucien Bertholon, “Étude géographique et économique de la province de l’Arad,” *Revue Tunisienne* I, 2 (1894): 169-206.

25. Bertholon signera en 1913, avec Ernest Chantre, des *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale: Tripolitaine, Tunisie, Algérie* (Lyon: Rey, 1913).

26. Sans compter son arabe encore très approximatif qui lui fait dériver le lieu-dit “Aram” de *haram* (“interdit”). Lucien Bertholon, “Étude géographique et économique de la province de l’Arad,” *Revue Tunisienne* I, 2 (1894): 187.

pas le climat. Ce serait par une pacification propice au développement d'une société indigène "berbère" et, à ce titre, portée à l'agriculture selon des procédés mis en œuvre au cours des siècles et, également, par l'ouverture d'une hypothétique ligne de chemin-de-fer transsaharien, susceptible d'être prolongée vers le sud. Bertholon en reste donc à observer les paysages qu'il interprète à partir des commentaires de quelques "informateurs" assez peu informés. Il ne manquera pas de signaler la présence de pierres taillées diverses auprès desquelles on trouve des débris de poterie et de verre irisé.²⁷

C'est son collègue Louis Carton, ancien médecin militaire également, mais qui s'est quant à lui résolument reconverti en archéologue, qui prend la suite de la démonstration. Dans un numéro suivant de la *Revue Tunisienne*, il développe alors l'hypothèse de ces "oasis disparues"²⁸ repérables un peu partout et que la colonisation française n'aurait qu'à remettre en fonction.

Carton concède qu'il ne s'agit là que de "quelques notes," mais son séjour lui a permis d'observer l'importance des pluies occasionnelles qui transportent avec elles non seulement des trombes d'eau mais l'humus arraché aux montagnes environnantes et susceptibles de constituer, si on les arrête par des banquettes, de petits terroirs fertiles. Confondant allègrement les zones oasiennes et côtières avec les régions arides de l'intérieur, irriguées uniquement par les précipitations, Carton aime à signaler des signes anciens d'aménagements de cultures.

Sans s'être lancé dans des déblaiements, il en reste aux traces les plus manifestes comme ce barrage monumental d'Augarmi, près de l'actuel village de Koutine. Pour le reste, il se laisse aller à des impressions, comme sur un site qu'il identifie à l'antique Thiges, où il n'a pu s'arrêter "que quelques instants," et dont il a "gardé l'impression qu'un grand village, un bourg, presque une ville avait existé en ce point."²⁹

Reste à trouver les causes d'une telle déchéance. Si, à l'échelle millénaire, une dégradation du climat est chose plausible, les éléments pour l'établir avec sérieux font sévèrement défaut – on est loin encore d'avoir les techniques archivistiques pour appliquer à l'histoire les éléments de l'enquête d'Emmanuel Le Roy Ladurie dans son *Histoire du climat* de 1967. D'autres éléments beaucoup moins quantifiables sont sollicités comme l'arabisation de l'Afrique du Nord et le désordre qui s'en est suivi dans cette zone des confins. Cette perspective macro-historique repère donc des facteurs mais s'arrête sur les moyens d'y remédier.

27. Ibid., 189.

28. D^r Louis Carton, "Oasis disparues (lettre au D^r Bertholon)," *Revue tunisienne* II, 2 (1895): 201-11.

29. D^r Louis Carton, "Note sur la diminution des pluies en Afrique," *Revue tunisienne* 3 (1896): 209.

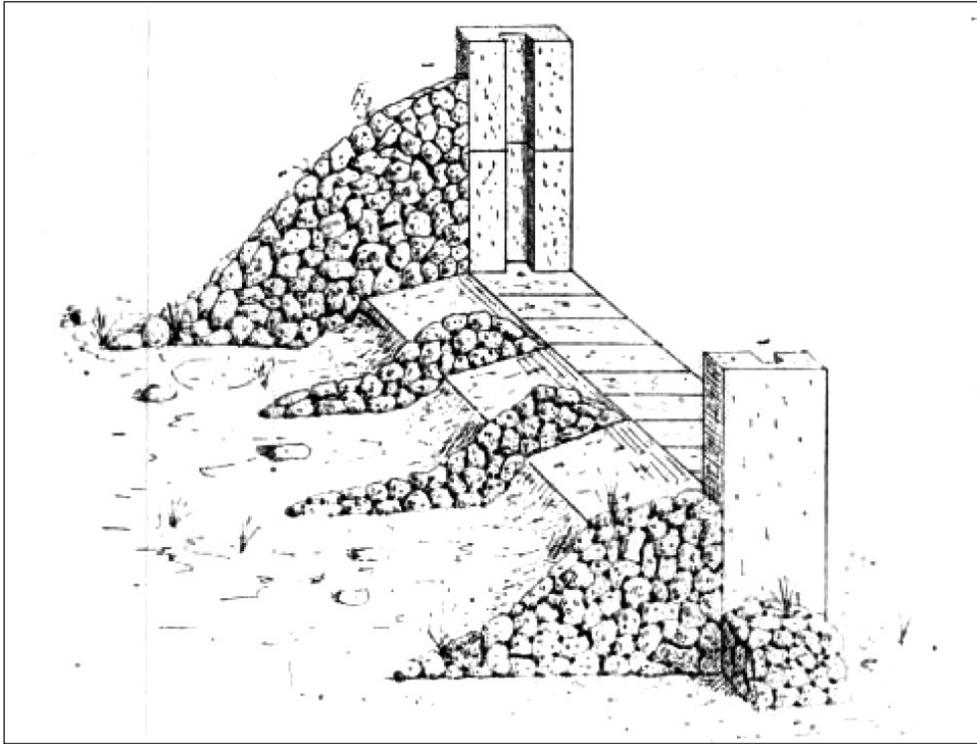


Fig. 2: Croquis du barrage de l'oued Hallouf, d'après Louis Carton, "Essai sur les travaux hydrauliques des Romains dans le sud de la Régence de Tunis," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques*, 1888, p. 458.

Il est pourtant intéressant d'observer que Carton lui-même, malgré ses enthousiasmes, ne se laisse finalement pas aveugler par son propre plaidoyer. Et c'est l'année suivante, dans la même *Revue Tunisienne*, qu'il apporte un sévère correctif à sa thèse trop générale, avec une étude sur la diminution des pluies en Afrique. C'est suite à la lecture d'un rapport de synthèse de René Du Coudray de La Blanchère sur les "conditions de la colonisation" en Afrique avant "l'arrivée des Arabes"³⁰ où l'auteur va beaucoup plus loin dans l'analyse des conditions d'une agriculture dans un milieu que l'on doit reconnaître radicalement aride. Les conditions d'une arboriculture ici tiennent plus au maintien d'une humidité par l'ombrage et les rosées qu'aux chiffres des précipitations annuelles et à leur répartition dans le cycle agricole. Plutôt qu'à des aménagements de grands barrages, il plaide pour le développement d'une petite hydraulique sur la base d'un aménagement des fonds de vallées.

C'est en 1903 que le capitaine Le Bœuf, qui a fait le gros de sa carrière dans les bureaux des Affaires indigènes des TM, clôt le débat avec une de ces présentations

30. René Du Coudray de la Blanchère, *L'aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne* (Paris: Imprimerie nationale, 1895).

synthétiques dont il a le secret.³¹ Solidement articulée et argumentée, celle-ci s'appuie autant sur des considérations archéologiques générales que sur sa connaissance approfondie de la région.³² Que nous dit-il? Après quelques considérations générales où il cite classiquement Salluste et Pline, il tente un inventaire des traces d'une colonisation romaine. Si les oasis sont assurées par la simple toponymie d'une existence ancienne, l'incertitude demeure pour les aménagements hydrographiques de l'hinterland. Sur ce point il plaide aussi pour les procédés d'aménagement des oueds et des retenues d'eau destinées à faire vivre dans une région extrêmement aride, une arboriculture en irrigué et des citernes. C'est en particulier le cas pour les barrages établis sur l'oued Hallouf donc il postule, sans preuve manifeste, une existence antique, (fig. 2).³³

Une certitude cependant traverse le texte: l'aridité était déjà prévalente à l'époque antique. Une vie agricole ne saurait être simplement rétablie par une colonisation française s'attachant à retrouver les méthodes de l'occupation romaine. Cela tout simplement parce que les Romains eux-mêmes n'avaient directement colonisé cette terre que sur quelques marges. Ils en avaient laissé la gestion à des populations sédentarisées qu'ils avaient solidement encadrées par la pacification créatrice d'ordre par la puissance de pouvoir ou l'installation d'associations.³⁴ Si Le Bœuf cherche à attirer l'attention sur le fait que des colons auraient intérêt à exploiter les palmeraies des oasis,³⁵ il engage à laisser la gestion des autres zones aux populations locales.

En somme, son argumentation sur les ruines est maigre et peu analytique. Surtout, la réflexion de l'officier est profondément marquée d'anachronisme. Il rapporte au passé une situation qu'il voit se mettre en place déjà à cette époque: un développement de l'arboriculture qui suit une sédentarisation progressive et la sécurité qui découle de la pacification du pays. Notons qu'il ne développe pas

31. Capitaine Le Bœuf, "La colonisation romaine de l'Extrême-Sud tunisien," *Revue tunisienne* X (1903): 352-66. Sans génie aucun, ses rapports sont appuyés sur une connaissance directe des faits de la région. Un peu à la manière du général Daumas (1803-1871) pour les zones tribales de l'Algérie, c'est une sorte d'intellectuel organique pour les TMST.

32. En poste dans le Sud depuis 1895 (Matmata, Kébili, Médenine, Gabès), il est au service central de AI à partir de 1906 et sera membre de la commission de délimitation de la frontière en 1910. Il meurt en septembre 1916, l'avion dans lequel il était lors d'un vol de reconnaissance (et de bombardement) étant tombé dans le Grand Erg – un poste militaire au Sud de Tataouine porte son nom (Cf. Martel, *Les Confins*, vol. II, 49-50 note 3; Jean-Charles Humbert, *Mission aérienne au Sahara en 1916. Contribution à l'histoire du Sahara tunisien* (Paris: L'Harmattan, 2004). Il a été rebaptisé Borj Bourguiba, le président y ayant vécu en déportation entre 1934 et 1936.

33. Le Bœuf, "La colonisation," 359. Il reprend ici le jeu sur l'étymologie du toponyme *El-Alouf* (les mille [jardins]) vs. *El-Hallouf* (les sangliers, i.e. les cochons) qui serait la preuve d'une décadence de la vie agricole suivant la désorganisation d'une gestion collective correspondant à la décadence de l'Empire romain.

34. Le Bœuf, "La colonisation," 364, il ne se risque pas à parler de la présence de tribus.

35. *Ibid.*, 365-66.

l'argument d'une opposition congénitale entre nomades et sédentaires. D'abord sans doute parce que l'on ne saurait parler d'Arabes à l'époque antique mais aussi parce qu'il sait, contre certains schématismes, que l'on a affaire ici à une population d'agropasteurs qui n'est pas tout entière régie par l'opposition Arabes et Berbères.

On ne dit pas dans quelles conditions les fouilles seront conduites et, en particulier, comment des équipes de terrassiers seront recrutées pour conduire les déblaiements. L'incertitude qui demeure sur la datation des sites, comme sur la chronologie générale, conduit évidemment à une lecture plus structurelle que stratégique et les premiers fouilleurs ont bien du mal à élucider la nature des édifices exhumés. Pour reprendre la typologie de Pol Trousset,³⁶ s'agit-il d'un *castrum*, d'un *castellum*, d'une simple tour de guet? Au départ cependant, le repérage se fait en surface et la seule présence de pierres taillées d'un certain volume constitue la preuve indiscutable de la présence d'un site antique.

“De nombreuses installations agricoles fleurissaient sur le plateau des Haouaïa, à la tête de l'oued Hallouf,” écrit ainsi Le Bœuf.³⁷ Un point de basculement des préoccupations est visible dans l'analyse d'un site remarquable de l'Oued Hallouf. D'abord interprété comme le signe d'un établissement agricole important, il sera l'objet d'investigations plus précises. Avec l'avancée des fouilles, l'interprétation du site change, passant d'un aménagement agricole à un établissement à caractère militaire. C'est le cas du fortin de Ksar Tarcine où Gaukler rapporte les fouilles du lieutenant Tardy menées à partir de 1901, avec la restauration d'une grande citerne, et il est amené à l'évidence que celle-ci servait à l'origine à une petite garnison installée dans le poste. Remise en service et laissée à disposition de la population, c'était la preuve que les fouilles pouvaient donc “comme il arrive souvent en Tunisie, (...) servir à la fois les intérêts de la colonisation et ceux de l'archéologie.”³⁸ Mais, construit sur un mamelon, on doit se résoudre à penser que l'établissement servait seulement à la surveillance des nomades. Les inscriptions exhumées permettent en outre de dater plus précisément le temps d'occupation du fortin, à une époque particulièrement tardive: au III^{ème} siècle.

Cette lecture militaire sera la ligne principale d'interprétation des restes anciens répertoriés. De la nature agricole de cet espace, on passait à une préoccupation différente: le contrôle de la région par un petit nombre d'installations placées à des points stratégiques. En fait d'aménagement régional, on se contentait donc de restaurer ici la *Pax Romana*.

36. Trousset, “Voyageurs.”

37. Trousset, “Voyageurs,” 261.

38. Paul Gaukler, “Le Centenarius de Tibubuci (Ksar-Tarcine, Sud tunisien),” *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 46, 3 (1902): 325.

Vers le sud: *limes* et tracé des frontières

Au tournant du siècle, les investigations poussées vers le sud commencent à s'organiser davantage autour de deux thèmes: les voies de circulation romaines dans la région et les traces de constructions fortifiées marquant la limite sud de l'Empire.

La première tentative sérieuse d'explorer les voies de communication composant le *Limes tripolitanus* ainsi que l'ancien réseau d'édifices défensifs est dû au lieutenant d'artillerie Lecoy de la Marche. En novembre 1893, celui-ci part de Gabès pour explorer les étapes de la route vers Ghadamès. Passant successivement par Bou Ghrara (Gightis) et Zarzis, il pousse jusqu'aux ruines romaines de Ksar-ben-Nizi, à 7 kilomètres au sud-est de ce qui n'est encore que le Ksar Ben Guerdane.³⁹ Il se dirige alors vers le sud-ouest, et examine plusieurs citernes à Henchir el-Aouer et l'Henchir el-Ihoudi. Arrivé au poste de Tataouine début décembre, il ne peut que constater les déprédations commises par la colonisation. Car, "le premier bâtiment élevé par les Français a été construit avec des pierres antiques." Pour preuve: un des pignons présente un grand nombre de fragments de bas-reliefs assez grossiers, où on reconnaît des animaux, notamment des autruches, et quelques figures d'hommes très rudimentaires.

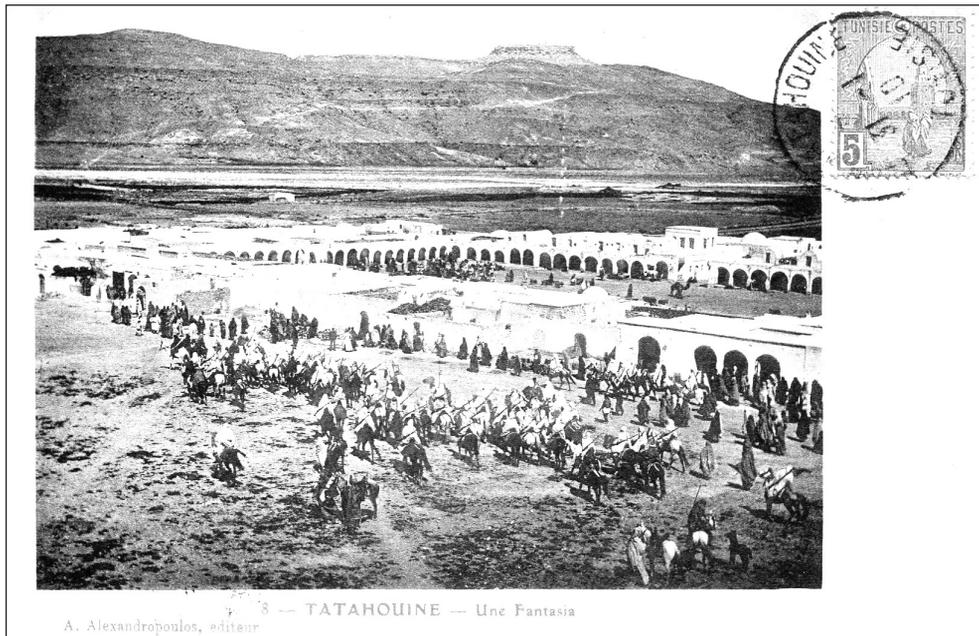


Fig. 3: Tataouine au début du XX^{ème} siècle (Carte postale. Coll. Particulière)

39. Antoine Héron de Villefosse, "Rapport sur la mission du lieutenant d'artillerie H. Lecoy de la Marche dans le sud tunisien," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 38, 6 (1894): 469-81.

Il est à noter que dans ses investigations, le lieutenant de la Marche tire grand parti de ses informateurs indigènes; à Tataouine, c'est à eux qu'il doit sa découverte de l'ancien *castellum* romain de Talalati:

“Guidé par un cavalier arabe, M. Lecoy de la Marche se rendit au village berbère de Tlalet, où Ch. Tissot place le Talalati de l'Itinéraire d'Antonin. Dans le village désert il eut la chance de rencontrer un vieillard qui le conduisit à 4 kilomètres environ, sur un plateau assez étendu, en face de Guermessa, pour lui montrer, disait-il, de vieilles pierres. L'endroit s'appelle aujourd'hui Ras-el-Aïn, à cause de la source qui y jaillit. Il y remarqua une grande enceinte carrée de près de 100 mètres de côté, entourée de nombreuses constructions. Les amoncellements formés par les ruines étaient assez élevés et faisaient supposer qu'on retrouverait facilement les restes des murs.”⁴⁰

Revenu sur les lieux le 26 décembre, il y commence des fouilles fructueuses, et ne cache pas sa joie, même si celles-ci révèlent à nouveau le emploi de certains matériaux anciens dans la construction d'habitations situées dans le voisinage. À partir de Tataouine, il lance ses explorations: vers l'ouest; il se rend en 1894 sur le plateau de Demmer où on le conduit aux ruines de Beniya Belekhech et Henchir Skiffa.⁴¹ La même année, parti vers le sud, où il peut examiner à Remada les vestiges de l'ancien camp romain de Tillibaris. Mais c'est le capitaine Etienne de Larminat (1863-1951), topographe de son état, qui lui signale la présence d'importantes ruines romaines à proximité de l'Oued Mekharouga, à 35 km au sud de Remada: un ancien fortin et trois citernes, qui seront ultérieurement l'objet de fouilles minutieuses par le commandant Donau.⁴² Ces découvertes dans la région de Tataouine et aux environs ont suscité des échos très favorables auprès des autorités scientifiques de l'époque⁴³ et c'est à partir de là que plusieurs missions d'exploration seront lancées et des chantiers de fouille ouverts par d'autres officiers du corps d'occupation.

Il n'était cependant guère facile pour ces officiers de mener des fouilles de sites dans des zones sous contrôle ottoman comme Ghadamès, Gharia-El-Gharbia ou Bondjem. Leurs connaissances sur ce point, alors que la mission contemporaine menée en Tripolitaine par le journaliste Henri Méhier de Mathuisieulx n'en était encore qu'à ses débuts.⁴⁴ Ils devaient encore s'appuyer sur ce qu'ils trouvaient dans les voyages d'Heinrich Barth (1821-1865) ou d'Henri Duveyrier. C'est la raison

40. Héron de Villefosse, “Rapport,” 470-1.

41. Lecoy de la Marche, “Henchir Skiffa (sous le nom de ‘Barrage de l'Oued-Bel-Becheb’),” Héron de Villefosse, “Rapport,” 396.

42. Pol Troussset, *Recherches sur le limes tripolitanus du Chott-el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne* (Paris: Éditions du CNRS, 1974), 127.

43. “M. Lecoy de la Marche, écrit Jules Toutain, a exploré en 1894 tout le pays situé au sud du Djebel Tlalet, et dans cette direction il est allé fort loin.” Jules Toutain, “Notes sur quelques voies romaines de l'Afrique proconsulaire,” *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 15 (1895): 201.

44. Henri Méhier de Mathuisieulx, “Rapport sur une mission scientifique en Tripolitaine,” *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires: choix de rapports et instructions* X (1902): 245-77.

pour laquelle les officiers ont alors consacré leurs efforts à l'exploration de toute la zone qui va des chotts au nord, jusqu'aux confins tripolitains au sud.

C'est à partir de 1900 que les chantiers des fouilles visant cette zone de *limes* sont devenus nombreux et fructueux. Le lieutenant Gombeaud menant alors d'importantes fouilles dans la région d'El Hagueuff et dans l'oasis de Ksar Ghilan, découvrait au pied du Grand Erg oriental que les larges murs en pierre taillée, qui se tiennent encore debout entre les dunes de sable, ne sont que les vestiges de l'ancien poste romain de Tisavar.⁴⁵ Une année plus tard, le lieutenant Tardy, en poste à Matmata, conduisait des travaux de déblayage sur les ruines de l'ancien *Castellum* de Tibubuci, situé à Ksar Tarcine, sur le plateau de Demmer.⁴⁶ La même année, des travaux de déblayage menés par le lieutenant Goulon visaient les ruines du *castullum* de Talalet.⁴⁷ Il y eut encore d'autres grandes campagnes associant des officiers et le Service des antiquités à l'entreprise d'exploration archéologique du sud tunisien.⁴⁸



Fig. 4: Les ruines du fortin romain de Tisavar à Ksar Ghilan (© photographie contemporaine)

45. Lieutenant Gombeaud, "Fouilles du castellum d'El Hagueuff (Tunisie)," *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1901): 81-95.

46. Gauckler, "Le Centenarius."

47. Paul Gauckler, "Exploration des restes de la domination romaine dans le Sud de la Tunisie," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 47, 5 (1902): 62-463.

48. En 1901, les lieutenants Adolf Chauvin et Jean Gérard et le capitaine Delom ont participé activement aux fouilles dirigées par Paul Gauckler à Gigthi, et conduites sur place par Eugène Sadoux, inspecteur des Antiquités. Les archives du fonds Poinssot gardent plusieurs traces de cette campagne.

Partout donc, sur le littoral comme à l'intérieur, sur les rives des chotts et sur les limites des frontières tripolitaines, nos officiers archéologues ont ainsi accaparé les chantiers de fouille: aux environs de Tataouine, le lieutenant Moreau, en avril 1903, fouillait le gisement d'un ancien *Castellum* romain à Ras-Oued-el-Gordab, au niveau d'un fort d'arrêt, barrant le passage de la voie transversale qui établissait une communication directe entre le Dhahar et la mer;⁴⁹ sur le littoral, le capitaine Tribalet en 1905 et le lieutenant de Pontbriand en 1906 s'attaquait aux ruines de l'ancienne cité de Ziane au sud de Zarzis.⁵⁰ Quant au camp romain de Talalati au sud, il devait attendre 1908 pour être fouillées par le lieutenant Gilles Bouvet.⁵¹

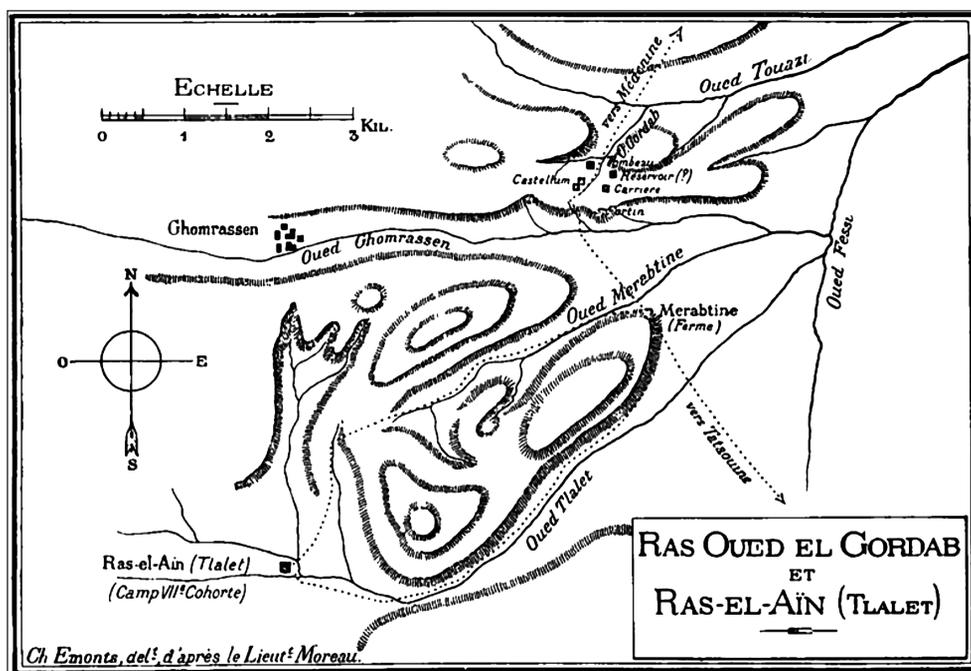


Fig. 5: Croquis de l'ancien *castellum* romain de l'Oued el-Gordab, d'après Lnt Moreau, "Le Castellum de Ras-Oued-el-Gordab près de Ghomrassen," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* 1904: pl. XXXV, p. 375.

Toutes ces investigations archéologiques accompagnaient un lent processus de fixation de la frontière avec la Tripolitaine voisine. Interviennent-elles pour informer et structurer les revendications puis le tracé de cette frontière? Nous

49. Lieutenant Moreau, "Le Castellum de Ras-Oued-el-Gordab près de Ghomrassen," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1904): 369-75.

50. (s.n), *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 50, 2 (1906).

51. Rapport de Jules Toutain sur les fouilles du lieutenant Bouvet, à Ras-el-Aïn-Tlalet, signalé par le lieutenant Lecoy de la Marche, en 1894, et déblayé par le lieutenant Goulon, en 1902. *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1909): CLVIII-CLIX.

pouvons répondre que non, même si elles sont riches d'enseignement pour penser les différentes conceptions d'une frontière.

Les officiers et le pouvoir dont ils dépendent avaient alors en tête le tracé d'une carte permettant de marquer la limite des prétentions d'un pouvoir sans partage entre deux puissances, impériales sans doute mais concurrentes: l'empire colonial français d'une part, ottoman de l'autre. Il n'en était pas de même dans l'Antiquité où la suzeraineté romaine était au contraire sans partage et où il s'agissait seulement d'endiguer les incursions de populations sorties du désert et protéger ainsi les zones agricoles.

Ce point est précocement développé par un civil: Paul Blanchet (1870-1900). Agrégé d'histoire et membre de la société archéologique de Constantine, il entreprend en 1895 et 1896 un voyage dans la région avec le projet de mettre à jour les enquêtes archéologiques ouvertes "dans le but de serrer la vérité d'un peu plus près, ce problème de la frontière saharienne de l'Empire."⁵² En confrontant les hypothèses formulées par Tissot aux données recueillies par Lecoy de la Marche, Blanchet a présenté une image plus simple de ce qu'était cet axe du *limes*, cela à partir du fortin romain de Beniya Belecheb, sur le plateau de Demmer:

"Que fut d'abord cette frontière? demande-t-il. Elle dut comporter, comme dans le reste de l'Empire, des postes avancés, une ligne continue de défense et de solides points d'appui. Les points avancés de la frontière saharienne, nous les connaissons: c'est Ksar-Rhelane, c'est Ghadamès, c'est Gharia-El-Gharbia, c'est Bondjem. L'étude (...) de Ksar-Benia des Ouled-Mahdi nous mettra, je le crois, en présence d'un des points d'appui de la frontière."⁵³

Ce point sera cartographié par le capitaine Hilaire, attaché à l'état-major du général Servièrre à Gabès. Reprenant lui aussi en 1900, l'enquête de Lecoy de la Marche, il inventorie le réseau des anciennes routes qui traversaient la zone pré-désertique du Dhahar et reliaient Gabès à la frontière tripolitaine.⁵⁴ Il nous donne une route passant par les contorsions du djebel.

52. Paul Blanchet, "Sur quelques points fortifiés de la frontière saharienne de l'empire romain," *Notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine* (1898): 71-2.

53. Blanchet, "Sur quelques points," 72.

54. Capitaine Hilaire, "Note sur les voies stratégiques romaines qui longeaient la frontière militaire de la Tripolitaine," *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1901): 96-105.

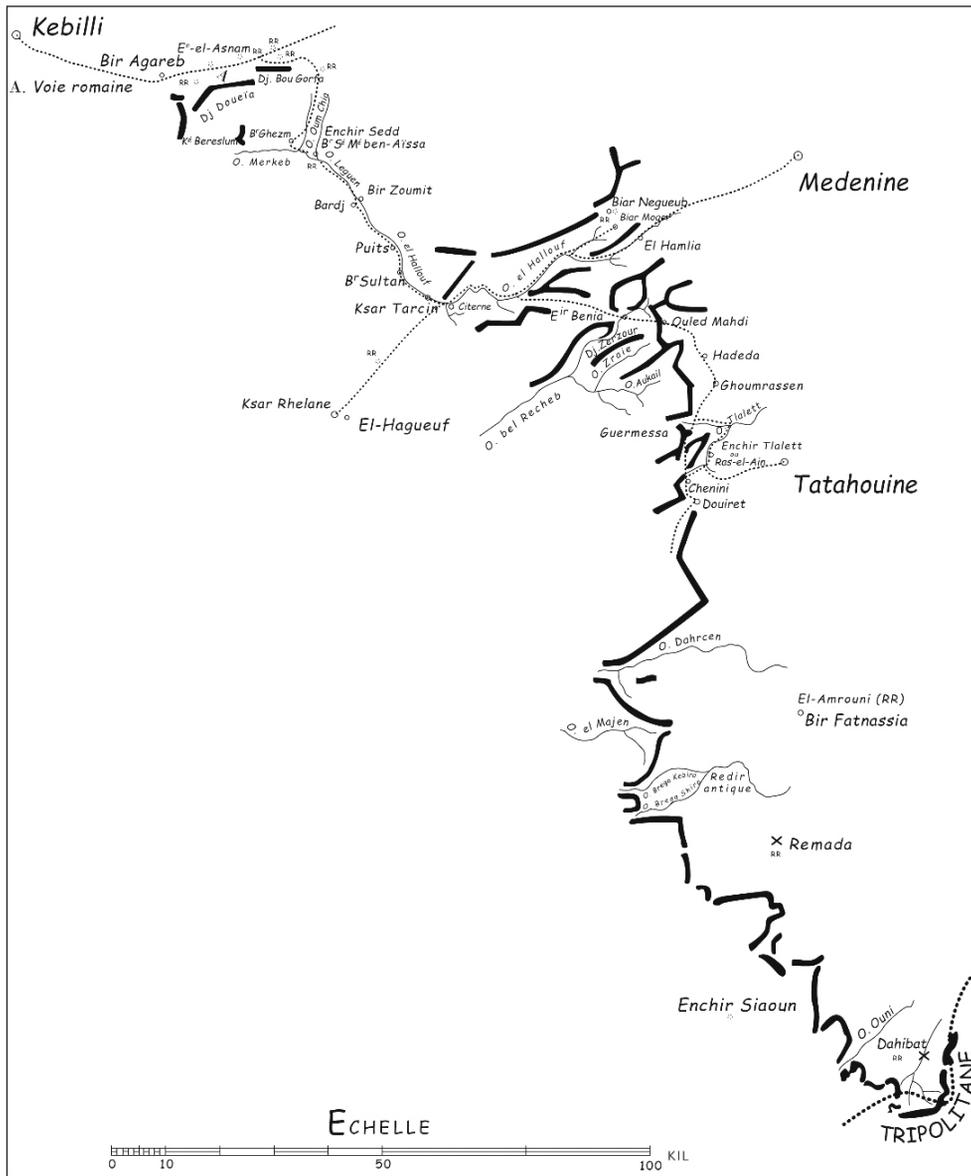


Fig. 6: Carte d'anciennes routes et voies stratégiques sur le *limes*, d'après Cap. Hilaire, "Note sur les voies stratégiques romaines qui longeaient la frontière militaire de la Tripolitaine." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1901): 98. (Carte traitée par DAO)

De l'archéologie à l'histoire sociale

Sur les conditions de fixation de la frontière par la commission, on peut tirer, au regard de la question qui nous a occupés, deux observations coordonnées.

La première, c'est la professionnalisation progressive de la recherche archéologique conduite par les militaires. Raymond Donau, l'officier des Affaires indigènes qui a encadré la consolidation de la présence militaire française autour de

Tataouine est représentatif de cette avancée. Sorti de Saint-Cyr, il amorce sa carrière tunisienne comme lieutenant avec une année en Kroumirie, avant de rejoindre en 1890 le poste de Médenine où il est nommé officier de renseignement, comme adjoint du commandant Rebillat. En service en Tunisie jusqu'à sa retraite en 1920, Raymond Donau présente l'un des parcours les plus longs et les plus constants parmi les officiers des affaires indigènes des TM.

“Attaché depuis de longues années au Service des Affaires indigènes, écrit Pervinquière, le commandant Donau est sans doute l'homme qui connaît le mieux le Sud tunisien; nul n'était plus qualifié pour diriger la Mission française. De taille moyenne, la figure creusée par des séjours prolongés dans le Sud, les yeux bleus, voilés par le reflet d'un lorgnon à poste fixe sur le nez, la barbe courte, cet officier supérieur est le type du vrai *blédard*, qui s'est adapté au pays, au bled, et sur lequel les petits ennuis de la vie de campagne n'ont pas de prise; il en a vu bien d'autres.”⁵⁵

Mais le commandant Donau est aussi apprécié comme savant.⁵⁶ Il doit cette réputation à d'importantes découvertes archéologiques. Capitaine en 1899 après un stage de commandement en France, il est nommé commandant supérieur du cercle de Kébili. C'est de là qu'il développe, en collaboration avec les officiers de la Brigade topographique et le contingent des méharistes, une enquête à grande échelle sur l'occupation de la région à l'époque romaine. Il profite en cela de la formation acquise auprès de Rebillat dont on a vu qu'il entreprit, dès 1892, une campagne de prospection et de fouille dans la région de Zarzis.⁵⁷ Et il continuera ses enquêtes alors qu'il est nommé au poste avancé de Tataouine. Les longues tournées dans le désert avec les méharistes lui feront conjuguer les deux tâches de contrôle de la population et de prospection archéologique. Au terme de ce parcours, c'est Jules Toutain lui-même, la grande autorité de l'archéologie de ce temps, qui saluera sa contribution.⁵⁸

Promu en 1906 commandant supérieur de tous les territoires militaires du sud, c'est à ses propres frais qu'il entreprend des fouilles aux environs de Remada, poste situé sur la frontière théorique entre les deux États, afin de dégager les vestiges de l'ancienne Tillibari. Il convainc alors le Comité des travaux historiques de débloquent à partir de 1908 les fonds nécessaires pour des campagnes plus importantes visant ce site et d'autres beaucoup plus au sud. Cet intérêt politique pour les fouilles justifie la récompense présidentielle qui lui est attribuée en 1907,⁵⁹ et le crédit de 1500 francs

55. Pervinquière, *La Tripolitaine*, 12.

56. Ibid. 12-3.

57. Rebillat, “Note sur la bahira.”

58. Jules Toutain, “Le cadastre de l'Afrique romaine, étude sur plusieurs inscriptions recueillies par M. le capitaine Donau dans la Tunisie méridionale,” *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France* XII, 1^{er} partie (1908): 342.

59. Salomon Reinach, “Discours du Président, séance publique annuelle,” *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1907): 670-82.

qui lui sera accordé en 1914 par la Fondation Piot⁶⁰ pour reprendre une campagne de fouille à Remada et ses environs.⁶¹

C'est alors tout naturellement que l'on trouve Donau à la tête de la délégation franco-tunisienne qui négocie avec les autorités ottomanes de Tripoli la délimitation des frontières en 1910. Il y est assisté par le commandant Le Bœuf et par Léon Pervinquière, un topographe rigoureux qui rapportera une chronique de la mission. Ceux-là avaient toute la culture et le savoir pour arguer de ces vestiges vénérables et jeter les bases d'une frontière historique. On en arrive là à la question centrale: la référence à l'autorité de l'archéologie a-t-elle joué significativement dans la négociation du tracé de la frontière? Il nous semble qu'il n'en est rien.

Les limites des "prétentions" françaises sur l'extension du pouvoir tunisien étaient restées longtemps imprécises. Par crainte de provoquer des accrochages guerriers avec la Sublime Porte, le processus d'occupation de l'espace avait été sévèrement bridé par le politique. C'était là aussi affaire de topographie, car rien ne ressemblait moins à une frontière *naturelle* que les mornes étendues de la Jefara. Dans un premier temps, la chaîne du *jbel*, avec le gros village de Douiret comme point d'appui, est apparue, en ces époques de guerre de position, comme une barrière infranchissable. C'était sans compter les nombreuses percées qui offraient un passage vers le *Dhahar* d'où les groupes armés (*jeich*) pouvaient, grâce à la présence de points d'eau complaisamment ouverts par les tribus locales, remonter, jusqu'au Djérid et à la steppe. Rebillet en donne dans son rapport un exemple qui marqua la chronique.⁶² Cela laissait la plaine hors de contrôle et, alors que les Ottomans n'y faisaient pas non plus la police, le transformait en pays de la "discordie,"⁶³ offrant à des nomades un sanctuaire tout à leur disposition.

Cet attentisme encourageait les groupes de "dissidents" qui s'étaient repliés dans un espace hors d'atteinte, et les puissantes tribus de *çoff* adverses comme les Ci'âne et les Nouaïl, à lancer des incursions qui restaient impunies.⁶⁴ Si une limite entre les deux puissances fut assez facilement mise en place entre la dépression d'El-Mogta, sur la côte et Dehibat au sud, le flou était le plus complet. Cela donnait lieu à des mouvements de troupeaux vers les pacages et les labours⁶⁵ – ce dont les autorités s'inquiétaient bien injustement, mais surtout à des avancées de groupes armés. Il fallait régler cela, ce qui fut le rôle de la commission de délimitation qui déboucha sur la signature d'un accord le 19 mai 1910.

60. Paul Durrieu, "Rapport lu dans la séance du 23 janvier 1914," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1914): 53-6.

61. Antoine Héron de Villefosse, "Fouilles du commandant Donau à Remada (Tunisie)," *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 58, 5 (1914): 475.

62. Rebillet, *Un rapport... (1886)*, 35.

63. Pervinquière, *La Tripolitaine*, 4.

64. *Ibid.*, 5.

65. 22 tentes quand même à Sidi Toui en 1896. Cf. Pervinquière, *La Tripolitaine*, 6.

Le résultat fut d'établir un tracé principalement appuyé sur une sorte de ligne de cessez-le-feu entre les territoires des tribus de *coffs* adverses, semblant relever des pouvoirs tunisiens d'un côté, et tripolitain de l'autre. Le mémorandum très documenté du commandant Le Bœuf, autre participant majeur de la Commission, rassemble pour cela les éléments d'une histoire locale remontant aux siècles récents, fondée en partie sur des récits anciens ou sur des archives, mais surtout sur l'occupation du territoire au moment de la conquête coloniale. Une ligne droite est alors tracée de la Mogta à Remada et ensuite jusqu'à Ghadamès sur laquelle la suzeraineté de l'Empire ottoman n'est pas contestée.

Le souci est alors surtout de faire la paix entre les tribus et d'empêcher autant que faire se peut les incursions de part et d'autre. C'est au point que la partie française ne cherchera pas à revendiquer des zones de parcours sur lesquelles les Ouderna, tribu du *çoff* Youssef basée en Tunisie avaient leurs habitudes: cela aurait pu conduire à revendiquer des territoires jusqu'au Djebel Nefoussa où ils affirmaient une suzeraineté sur les villages de *Djebalia* proches de la ligne frontière comme Nalout, Kabao ou Djenein. Sur ce point, il faut encore compter sur le fait que la doctrine coloniale entend faire cesser ces traces de féodalité, c'est-à-dire ici la domination exercée par les nomades arabes sur les villages berbères. Ce fut la ligne politique appliquée en Tunisie même pour ce qui concerne les villages berbérophones de Chenini, Guermessa et surtout Douiret, plus au nord sur les "Berbères" de Demmer et de Matmata. En revanche, une grande attention fut apportée au respect de la frontière par des tribus en simple pérégrination. C'est ce qui ressort des récits parallèles à peu près contemporains de la descente vers Ghadamès rapportés par Léon Pervinquière du côté français avec son ouvrage *La Tripolitaine interdite* de 1912, et celui d'Edmond Bernet, *En Tripolitaine, voyage à Ghadamès* dont l'auteur a suivi le même parcours mais du côté tripolitain, en 1912 également.

Le récit en trois versions de Pervinquière porte témoignage de la démarche de la Commission. La procédure de bornage a été conduite avec une certaine âpreté par des officiers turcs et français. S'il s'est agi de déplacer les lignes, ce n'était pas pour des enjeux importants sur le tracé dans un espace passablement désolé et manquant de repères. Et trouverait-on des traces archéologiques susceptibles d'être utilisées dans les désaccords de bornage? Ce n'est absolument pas le cas:

"On pouvait espérer qu'au cours de ses pérégrinations quelques occasions se présenteraient d'observer des vestiges non encore relevés de l'occupation romaine, qui a laissé sur le territoire tunisien de si nombreux et de si remarquables monuments. Ces espoirs furent presque entièrement déçus dans la bande de terrain, d'une dizaine de kilomètres de large, dans laquelle évolua la Commission."⁶⁶

66. Cdt. Donau. & Léon Pervinquière, "Notes archéologiques sur la frontière tuniso-tripolitaine," *Bulletin de Géographie historiques et scientifiques* 3 (1912): 465-466.

Finalement il faut conclure que la recherche archéologique fut ici inopérante à répondre sérieusement à quelque souci stratégique. Elle se révélait donc finalement paradoxalement désintéressée.

Nous ne pouvons donc que conclure à une autonomie assez nette de la recherche archéologique par rapport aux préoccupations stratégiques des militaires qui y étaient affectés. On rencontre avec Donau un intellectuel organique qui se professionnalise⁶⁷ et obtient une légitimité auprès des autorités intellectuelles de la métropole incarnées par l'Académie des inscriptions et belles lettres.

En somme, pour ce qui concerne la région, nous ne pouvons que constater qu'elle se range dans la proposition générale faite par Myriam Bacha d'une réelle autonomie de l'usage de l'archéologie.⁶⁸ Est-ce parce que les résultats des exhumations n'apportaient guère d'arguments susceptibles d'encadrer une décision politique claire concernant la colonisation? Sans doute mais c'est finalement déplacer la détermination vers le pragmatisme et une observation des pratiques locales de groupes qui a prévalu pour dire une politique prudente, davantage ancrée sur la gestion que sur des décisions impériales volontaristes. L'ethnologie, discipline d'observation, a donc été finalement plus opérante que l'archéologie dans les choix administratifs et les orientations organisationnelles qui, du fait du caractère relativement restreint du corps d'occupation dans la région, se doivent de rester légères.

C'est Paul Gaukler qui va conclure de façon convaincante, à l'occasion de la présentation des fouilles menée par le lieutenant Gombeaud à Tizavar en 1900, sur le caractère finalement autonome de la recherche archéologique sur ces confins:

“Étant donnés, d'une part, la rareté et le vague des documents que nous possédions jusqu'ici sur l'occupation militaire du Sahara par les Romains, et, d'autre part, les préoccupations politiques qui portent actuellement notre attention vers le Sud, j'ai pensé qu'il y avait un intérêt de premier ordre à entreprendre sur ce point des fouilles méthodiques et à étudier avec toute la précision et la minutie nécessaires le plan, le système de défense, l'alimentation en eau et le moyen de ravitaillement de ce fortin, isolé en plein désert. Grâce à l'esprit d'initiative, au zèle et au dévouement des officiers du Service des Renseignements, auxquels je suis heureux de rendre ici l'hommage qui leur est dû, les recherches archéologiques ont pu être menées à bonne fin, dans de remarquables conditions de méthode et de rapidité. L'honneur en revient à M. le lieutenant Gombeaud, qui a dirigé les fouilles avec autant de zèle que d'habileté.”⁶⁹

67. Après les années de la guerre qu'il a passées au front, Donau sera en 1918 de retour à Gigthis en balades aux ruines de la cité littorale de Gigthis, cela avant qu'il ne parte à la retraite en 1920. Cf. Raymond Donau, “Autour de Gigthis,” *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1920): 35-52.

68. Bacha, “Les institutions,” 147-49.

69. Paul Gaukler, “Note sur des fouilles exécutées dans le Sahara tunisien,” *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 46, 3 (1900): 541-47.

Quoi d'original, dira-t-on, dans notre enquête? Une condition particulière d'expérimentation avec un échantillon d'agents, des militaires, en principe totalement soumis à l'institution et, au départ, fortement soumis à une lecture idéologique, avec le mythe d'un Empire romain à retrouver enfoui dans le sable. De fait, on assiste à partir de là à un processus complexe: d'abord une professionnalisation des agents avec un rapport avec les grandes autorités, revues, institutions de l'archéologie locale et métropolitaine. Ces officiers étaient aux avant-postes de la science, sur un terrain inaccessible aux savants de cabinet et où se trouvait la matière brute nécessaire à toute analyse érudite.

Avouons qu'il y a quelque satisfaction à renouer avec un travail produit, sur cette même région,⁷⁰ il y a bientôt quarante ans et déjà, à l'époque, à contre-courant. Nous ne regrettons pas de nous trouver aujourd'hui, à propos des frontières, bien proches de ce que développe plus récemment Camille Lefebvre sur celles, à peu près contemporaines des nôtres mais situées sur le versant sud du Sahara.⁷¹ Cela dit, s'agissant de rendre compte de l'évolution des choses, nous rappellerons un aphorisme du grand Gaston Bachelard (1884-1962) – il nous pardonnera de l'avoir dérangé pour si peu: "Il ne saurait y avoir de vérité première. Il n'y a que des erreurs premières."⁷²

Fin de partie (avec une note autobiographique)

Lorsqu'en 1912, René Cagnat a réédité sa thèse soutenue vingt ans plus tôt, sur *l'armée romaine en Afrique*,⁷³ les deux ministères de la Guerre et de l'Instruction publique étaient sur le point de reprendre la série des publications cartographiques de l'*Atlas archéologique de la Tunisie*. Entamée en 1892 avec le concours des officiers de la Brigade topographique, cette œuvre est de nouveau relancée en 1914.⁷⁴ La coordination de ce gigantesque programme éditorial en est assurée par Cagnat qui y a associé son gendre, Alfred Merlin (1876-1965), placé depuis le départ précipité de Gauckler nommé en 1905 à la tête du Service des arts et des antiquités (jusqu'à son départ au Louvre en 1920).

Cela sanctionnait trois décennies d'exploration et de fouille qui ont fait de l'archéologie romaine en Tunisie une entreprise considérable à laquelle des générations de chercheurs, (parfois issues de la même famille) se sont consacrées. La partie la plus difficile de la tâche, qui concerne le Sud tunisien, a été accomplie

70. François Pouillon, "Du savoir malgré tout: la connaissance coloniale de l'Extrême-Sud tunisien," in *Connaissances du Maghreb: sciences sociales et colonisation*, dir. Jean-Claude Vatin (Paris: Éditions du CNRS, 1984), 79-93.

71. Camille Lefebvre, *Frontières de sable, frontières de papier. Histoires de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*, Collection Bibliothèque historique des pays d'Islam (Paris: Publications de la Sorbonne, 2015), et récemment, Camille Lefebvre, *Des pays au crépuscule. Le moment de l'occupation coloniale (Sahara, Sahel)* (Paris: Fayard, 2021).

72. Gaston Bachelard, "Idéalisme discursif," *Recherches philosophiques* IV (1934-1935): repris in *Études* (Paris: Vrin, 2002), 79.

73. René Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs* (Paris: Ernest Leroux, 1912).

74. *Atlas archéologique de la Tunisie* (Paris: E. Leroux 1914).

par les militaires qui ont pris à leur charge d'identifier et de dégager les vestiges des dispositifs hydrauliques et défensifs laissés par l'antiquité romaine. Cagnat devait encore dire toute la dette que l'on avait à leur endroit:

“Quand j'ai publié en 1892 mon *Armée d'Afrique*, écrit-il, toute cette contrée était encore à peu près inconnue; on ne savait guère plus, à son sujet, que ce que Tissot en avait écrit dans sa *Géographie comparée de l'Afrique* et je lui avais emprunté à peu près tout ce que j'en ai dit. Depuis lors, les recherches actives des officiers de renseignements du Sud tunisien, les missions archéologiques du capitaine Lecoy de La Marche, de Blanchet, de M. de Mathuisieulx ont fourni un grand nombre de renseignements précieux. Des fouilles mêmes, inspirées en partie par Gauckler, ont été opérées dans les ruines des camps, des bordjs, des fortins qui jalonnaient la frontière. (...) ils nous montrent comment les Romains avaient compris l'occupation de cette partie de l'Afrique du Nord.”⁷⁵

En somme, comme on l'a vu, les officiers des renseignements des territoires militaires, engagés pour la réalisation des objectifs stratégiques de la colonisation ont fini par servir une archéologie scientifique. Les militaires ont accepté d'y contribuer de façon décisive malgré la position subalterne qui leur était faite par les grandes institutions de la métropole.

En 1914, cette association était à son apogée. Pourtant, et pour plusieurs raisons, cette date marque un tournant dans l'histoire de l'exploration archéologique de l'Extrême Sud tunisien: elle annonce manifestement la fin de l'ère de l'officier archéologue en Tunisie. D'abord, à l'instar du commandant Donau, qui n'a repris ses fonctions et ses fouilles dans le Sud tunisien qu'après sa mobilisation sur le front durant la Grande guerre, celle-ci a éloigné certains officiers parmi les plus doués de leurs chantiers de fouille. Il y a eu aussi à l'échelle régionale, les troubles liés au soulèvement saharien de nombre de tribus tunisiennes et tripolitaines contre les forces d'occupation française et italienne. L'insurrection qui est restée dans les mémoires sous le nom de '*am khomstach* ("l'année quinze")⁷⁶ a fait des victimes chez les officiers, le plus illustre, étant comme on l'a vu, le capitaine Le Bœuf, mort au désert suite à l'avarie de son avion le 15 septembre 1916.⁷⁷ Nombre de pertes d'antiquités sont liées à cette période, tels les objets découverts à Ramada par le commandant Donau, au cours des fouilles qu'il avait entamées au printemps 1914.⁷⁸

75. René Cagnat, "La frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine," *Mémoires de l'Institut de France* 39 (1914): 77-109.

76. Gianni Albergoni, Sonia Ben Meriem & François Pouillon, *Berbères, Arabes, colonisation(s): notes anthropologiques sur l'Extrême-Sud tunisien* (Tunis, Sfax: IRMC/Med Ali éditions, 2018); Gianni Albergoni. "Mémoire gentilice et histoire nationale: figures et enjeux du récit d'une insurrection bédouine anticoloniale," *Cahiers d'Etudes Africaines* 119 (1990): 299-328.

77. Humbert, *Mission*.

78. Maurice Euzennat & Paul Troussel, "Le Camp de Remada. Fouilles inédites du Commandant Donau (mars-avril 1914)," *Africa* [Tunis], T. V-VI (1978): 126. "Ces vestiges ont malheureusement disparu avant d'avoir pu faire l'objet de recherches systématiques;" Pol Troussel, *Recherches sur le limes tripolitanus du Chott-el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne* (Paris: Éditions du CNRS, 1974), 16.

Mais des raisons plus profondes expliquent cette régression de la contribution militaire à l'exploration archéologique du Sud tunisien. Ce sont notamment les modifications du modèle d'instruction militaire au tournant du siècle,⁷⁹ et la "formation sclérosée"⁸⁰ qui frappait désormais la connaissance des langues anciennes et l'érudition en matière d'épigraphie, devenue de plus en plus rare au sein du corps des officiers. Parmi ceux qui ont exercé leur service au TMST après 1920, nous comptons plus d'ethnographes et d'arabistes, à l'instar du lieutenant Paul Marty⁸¹ ou du capitaine Maquart,⁸² que d'archéologues et de latinistes de la taille de Lecoy de la Marche ou de Raymond Donau.

Aussi, l'abandon des projets d'installer des colons sur les "terres collectives" (*ichtirakîya*) des tribus du Sud tunisien, qui s'est concrétisé avec le décret de 23 novembre 1918, a coïncidé avec de nouvelles orientations au sein de la discipline archéologique en Tunisie, et dans l'ensemble de la Méditerranée: pendant que les autorités de tutelle optaient pour l'extension de l'expérience tunisienne vers le Maroc à partir de 1912, ou vers la Syrie à partir de 1919, la nouvelle direction du Services des antiquités assuré après 1920 par Louis Poinssot (1879-1967) adoptait une politique de contraction institutionnelle, avec la suppression de postes comme l'inspection des Antiquités, la réduction des effectifs des fonctionnaires et la réduction des travaux de collecte des données archéologiques sur le terrain. Alors que la législation archéologique se durcissait avec la promulgation, en 1920, d'un décret interdisant les fouilles privées et déclarant l'État tunisien propriétaire de toutes les antiquités antérieures à la conquête arabe, les travaux archéologiques se sont concentrés sur des sites ou des monuments jugés plus importants,⁸³ comme Carthage, Dougga ou El-Djem. Au Sud, il n'y avait que Gightis qui répondit à ce critère. Dans l'ultime chantier de fouille qui y fut mené en 1939, par le Service des antiquités, la contribution des officiers était désormais très maigre.⁸⁴

Aux horizons de l'indépendance et après, la politique archéologique de la Tunisie est devenue plus erratique. À travers le discours officiel de l'État nouvellement indépendant, une reprise nationale de l'archéologie coloniale commence à prendre

79. Olivier Cosson, "Une pensée coloniale à l'œuvre? Les officiers coloniaux dans la crise de la modernité militaire des années 1900," *Revue d'histoire intellectuelle* 27 (2009): 117-32.

80. Morgane Barey, "À rude école: la formation initiale des officiers français à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1940-1945)" (Thèse de doctorat d'histoire, Université Paris-Saclay, 2021), 171.

81. (1882-1938) par exemple "Les chants lyriques populaires du Sud-Tunisien. Étude, texte et traduction," *Revue tunisienne* 38 (1936): 93-135.

82. À qui l'on doit l'importante "Étude sur la tribu des Haouaïa (Territoire de Médenine)," *Revue tunisienne* 39 (1937): 253-97, soit le groupe du plateau de Demmer sur lequel nous sommes constamment revenus.

83. Sadok Ben Baaziz, "Historique de la recherche archéologique en Tunisie," in *Hommes, cultures et paysages de l'Antiquité à la période moderne: Mélanges offerts à Jean Peyras* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2013), 57-79.

84. G. L. Feuille, "Sépultures punico-romaines de Gighti," *Revue tunisienne* 41 (1939): 1-62.

forme. Habib Bourguiba incarnait parfaitement cette représentation, s'identifiant tantôt à Hannibal, tantôt à Jugurtha, le roi numide chef de la résistance anti-romaine. Sa formule: "Je suis un Jugurtha qui a réussi," est devenue célèbre.⁸⁵

Depuis l'indépendance, Bourguiba a fait de l'école le centre de son action. Et sa vision nationaliste de l'histoire marque jusqu'à nos jours l'enseignement et les manuels de cette discipline. Le co-auteur tunisien de ce texte en est un témoin, notamment parce qu'il est natif du village de Béni Kheddache, sur le plateau de Demmer, où l'on trouve les ruines du fortin romain de Beniya Belekhcheb exploré par Lecoy de la Marche en 1894, et celles du *castellum* de Ksar Tarcine déblayé par le lieutenant Tardy en 1901.

Enfant de sa génération, il a reçu ses connaissances élémentaires en histoire romaine à l'école de la République instituée par Bourguiba, et fortement imprégnée par ses enseignements. L'image qu'il a reçue des Romains fut celle d'un peuple d'envahisseurs et d'opresseurs: les ancêtres en somme des colonisateurs français qui ont détruit Carthage en 146 av. JC; ces *barbares* romains, ont réduit en cendres une cité prospère qui avait rayonné et régné en maître sur la Méditerranée durant des siècles.

Pourtant, dans cette région de Beni Kheddache, l'histoire n'a jamais été le monopole complet de l'école de Bourguiba et une légende locale contribue à sa façon, et depuis des siècles, à éclipser le legs historique des Romains. Cette légende attribue la construction de l'imposant fortin romain du Beniya Belekhcheb ou *elbnîya*, "l'édifice," comme on le prononce à Beni Kheddache), à une "ogresse." La légende raconte ainsi que l'ogresse avait passé de longues semaines à bâtir les larges murs de l'édifice, avec des pierres de taille qu'elle apportait d'un ravin qui serpente aux environs. Un jour, elle s'est sentie très fatiguée et, dans un coup de colère, a fauché d'un coup de pied le bâtiment encore inachevé en disant:

*"guedd ma benina we allina,
we ma waçalchi lerekabina"*

("Après tant d'efforts pour bâtir et élever ces murs,
Ils ne nous arrivent toujours pas aux genoux").

De fait les auteurs de ce texte n'ont un tant soit peu étudié ces ruines d'*elbnîya* qu'en deux occasions. La première a été au cours de l'été de 2012, quand ils s'y sont rendu en tournée accompagnés de leur vieil ami et informateur Moncef Mahdhaoui. Au cours de cette visite, ils ont été choqués par l'état de conservation du site, qui servait de dépotoir aux habitations rurales construites juste en contiguïté

85. Habib Saidi, "Sortir du regard colonial; Politiques du patrimoine et du tourisme en Tunisie depuis l'indépendance" (Thèse, Université Laval, 2007), 138.



Fig. 7: les ruines de Benia Bel Recheb (© Moncef Mahdhaoui 2012)

Dix ans se sont écoulés avant que l'enfant du village ne revienne visiter le site. Se trouvant à Beni Kheddache à la fin du mois de juillet 2021 pour la fête de l'Aïd, il est retourné questionner les habitants installés aux environs des ruines. Sur la route qui menait au site, il a constaté que les autorités avaient placé un panneau signalant l'existence de ruines, ce qui n'était pas le cas auparavant. Placé sur le mur d'un petit mausolée entouré par un cimetière, des jeunes adolescents du coin se sont amusés à taguer ce panneau par une écriture exprimant une religiosité fanatique et ostentatoire.



Fig. 8: Panneau tagué signalant l'existence des ruines, sur la route menant au Bénia de Bel Racheb (© Mabrouk Jebahi 2021)

Arrivé sur place, il a trouvé un lieu un peu plus propre, cela bien que des poules eussent trouvé un abri de fortune dans un coin, au milieu de débris vénérables. À quelques mètres de la large muraille, un jeune homme gardait des chèvres. Quand on l'a questionné sur les ruines, celui-ci a aussitôt proposé de faire appel à son frère, un professeur d'histoire habitant les environs: "Il peut vous répondre mieux que moi!" ajouta-t-il. Quelques minutes plus tard, un homme arrivait souriant: c'était Ammar Mahdhaoui, un ancien condisciple de la faculté du 9 avril à Tunis.

Dans cette institution centrale, Mabrouk et Ammar avaient eu l'occasion d'acquérir quelques connaissances en matière d'histoire romaine, cela grâce à des professeurs d'histoire ancienne, formés à Tunis ou en France. Avec cette formation universitaire, les camarades se sentaient armés pour réfléchir sur la lecture de l'histoire par Bourguiba, le "Combattant suprême" qui ne cherchait pas particulièrement à diffuser la haine du "Roumi," terme qui renvoie aux Romains autant qu'aux Français. Ce qu'il voulait, c'était surtout montrer qu'il était le premier Tunisien à gouverner la Tunisie: avant sa venue, le pays n'avait jamais été gouverné par un autochtone.



Fig. 9: Les ruines de Benia Bel Recheb (© cliché Mabrouk Jebahi 2021)

Cette retrouvaille amicale aux ruines d'*elbnîya* quelques années après la faculté, a conduit à un échange convivial et studieux. Ammar raconta ses souvenirs d'enfant dans ce lieu auprès duquel il était né, au début des années soixante-dix. À l'époque, les murs étaient plus hauts et les enfants s'amusaient à y grimper. Mais il se souvient de l'hiver 1982 où, un soir, ils ont entendu un terrible bruit d'écroulement,

cela pour constater, le matin suivant, qu'une partie de la muraille n'avait pu tenir contre les vents terribles qui avaient soufflé toute la nuit.⁸⁶ Une vieille tante de sa parentèle lui avait raconté que, quelques années plus tôt, les habitants avaient vu deux étrangers – “des Marocains” disait-elle – roder autour des ruines, avant le coucher du soleil. Aucun des hommes du quartier n'était présent ce jour-là pour leur demander ce qu'ils cherchaient. Le lendemain les enfants avaient trouvé un large fossé fraîchement creusé, avec les débris de vieilles jarres au fond.

En plus de ces anecdotes, Ammar s'est montré très curieux de l'histoire du monument et des documents archéologiques sur le site près duquel il habitait. Il avait l'intention de réunir un dossier pour demander aux autorités de mieux entretenir le monument, d'abord en effectuant les fouilles nécessaires avant de l'aménager pour l'intégrer à un circuit touristique. Il ajoutait que les vestiges d'autres ruines en pierre de taille se trouvaient à quelques kilomètres à l'ouest de Beniya, au fond de l'oued Belekhcheb.

L'enquête à ce sujet s'est élargie à d'autres parents. Un cousin, propriétaire de troupeaux transhumant au Dhahar, a rapporté qu'il avait essayé plusieurs fois de restaurer l'immense citerne, aujourd'hui à nouveau ensablée. Mais cela dépassait ses moyens. D'autres plus jeunes ont encore raconté qu'ils se rendaient souvent aux ruines de Ksar Tarcine pour une chasse aux pigeons. À la saison de la tonte et de la truffe, ils s'aventuraient jusqu'à Bir Soltan, à Aïn Skhouna, voire même au vieux bordj de Ksar Ghilan, ce qui correspond exactement au *castullum* de Tisavar fouillé en 1900 par le lieutenant Gombeau. Dans ces lieux, ces jeunes s'amusaient à faire cuire un chevreau ou un agneau dans le four de pierres chauffées à blanc dit *el-koucha*. Ils préparaient le thé sur un feu de bois, et les cendres servaient à cuire le pain dit *kisret el-mella*. Et lorsqu'ils s'étaient assuré que les jeeps de l'armée ne patrouillaient pas dans les environs, ils se lançaient dans une chasse aux lapins sauvages, et même parfois à la recherche de gazelles.

A Beni Kheddache, la plupart des gens ignorent l'histoire de ces anciennes ruines fouillées voilà plus d'un siècle par les officiers de l'armée française. Mais les plus fanatiques, et ceux qui prenaient les paroles de Moncef Marzouki et des autres révolutionnaires de 2011 pour argent comptant, croient encore que la France continue jusqu'à nos jours de piller la richesse pétrolière du désert tunisien. Quant à ces larges murs en pierre de taille, bâtis par les Romains il y a presque deux millénaires, qui résistent jusqu'à nos jours aux sables du désert, ils ne voient guère que cela pourrait leur apporter quelque chose. Ces ruines ne sont à leurs yeux que de lieux de pèlerinage pour quelques touristes européens qui viennent encore, en groupes ou en solitaires, pour photographier les souvenirs des soldats du régiment Leclerc ou les dunes et les falaises immortalisés par le film *Star Wars*.

86. Un archéologue nous signale que des murs de défense de près de deux-mille ans ont résisté à bien d'autres coups de vent. Serait-ce le résultat d'une exploitation minière de cette façade?

Bibliographie

- Albergoni, Gianni, Sonia Ben Meriem & François Pouillon. *Berbères, Arabes, colonisation(s): notes anthropologiques sur l'Extrême-Sud tunisien*. Tunis, Sfax: IRMC/Med Ali éditions, 2018.
- Albergoni, Gianni. "Mémoire gentilice et histoire nationale: figures et enjeux du récit d'une insurrection bédouine anticoloniale." *Cahiers d'Etudes Africaines* 119 (1990): 299-328.
- Atlas archéologique de la Tunisie*. Paris: Ernest Leroux 1914.
- Bacha, Myriam. "Les institutions patrimoniales de la Tunisie au début du protectorat: un projet scientifique au service de la colonisation?." *Outre-mers* 94, 356-357 (2007): 139-50.
- Bachelard, Gaston. "Idéalisme discursif." *Recherches philosophiques* IV (1934-1935): repris in *Études*. Paris: Vrin, 2002.
- Barey, Morgane. "'À rude école': la formation initiale des officiers français à l'épreuve de la Seconde Guerre mondiale (1940-1945)." Thèse de doctorat d'histoire, Université Paris-Saclay, 2021.
- Ben Baaziz, Sadok. "Historique de la recherche archéologique en Tunisie." In *Hommes, cultures et paysages de l'Antiquité à la période moderne: Mélanges offerts à Jean Peyras*, 57-79. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2013.
- Bernet, Edmond. *En Tripolitaine, voyage à Ghadamès*. Paris: Fontemoing, 1912.
- Bertholon, D^r Lucien et Ernest Chantre (dir.). *Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale: Tripolitaine, Tunisie, Algérie*. Lyon: Rey, 1913.
- Bertholon, D^r Lucien. "Étude géographique et économique de la province de l'Arad." *Revue tunisienne* I, 2 (1894): 169-206.
- Blanchet, Paul. "Sur quelques points fortifiés de la frontière saharienne de l'empire romain." *Notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine* (1898): 71-96.
- _____. "Le Djebel Demmer." *Annales de Géographie* VI, 27 (1897): 239-54.
- Cagnat, René. "La frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine." *Mémoires de l'Institut de France* 39 (1914): 77-109.
- _____. *L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les empereurs*. Paris: Ernest Leroux, 1912.
- Carton, D^r Louis. "Note sur la diminution des pluies en Afrique." *Revue tunisienne* n° 3 (1896): 87-94.
- _____. "Oasis disparues (lettre au D^r Bertholon)." *Revue tunisienne* II, 2 (1895): 201-11.
- _____. "Utilisation des études archéologiques au point de vue de la colonisation dedans l'Afrique du nord." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1891): 541.
- _____. "Le sud de la Régence de Tunis (Région des Ksour)." *Bulletin de la Société de Géographie de Lille* X, 2 (1889): 93-127.
- _____. "Essai sur les travaux hydrauliques des Romains dans le sud de la Régence de Tunis." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1888): 438-65.
- Cosson, Olivier. "Une pensée coloniale à l'œuvre? Les officiers coloniaux dans la crise de la modernité militaire des années 1900." *Revue d'histoire intellectuelle* 27 (2009): 117-132.
- Diehl, Charles. "Les découvertes de l'archéologie française en Algérie et en Tunisie." *Revue internationale de l'enseignement* 24 (1892): 97-130.
- Donau, Cdt. Raymond. "Autour de Gigthis." *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1920): 35-52.

- Donau, Cdt. Raymond & Léon Pervinquière. Notes archéologiques sur la frontière tuniso-tripolitaine." *Bulletin de Géographie historiques et scientifiques* 3 (1912): 465-507 & XXII Pl.
- Donau, Cdt. Raymond. "Note sur la voie de *TurrisTamalleni* à *Capsa* et sur quelques ruines romaines situées dans le Bled-Segui." *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1903): 354-59.
- _____. "Le *limes Tripolitanus*." *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1903): 391-97.
- Esteban, L. [pseudonyme pour Etienne de Larminat]. *Croquis Tunisiens. Souvenirs d'un Officier des Affaires Arabes*. Paris: Limoges: Henri Charles Lavauzelle, s.d. [1901].
- Euzennat, Maurice & Paul Troussel. "Le Camp de Remada. Fouilles inédites du Commandant Donau (mars-avril 1914)." *Africa* [Tunis], T. V-VI (1978): 111-90.
- Feuille, G. L. "Sépultures punico-romaines de Gigthi." *Revue tunisienne* 41 (1939): 1-62.
- Gauckler, Paul. "Le Centenarius de Tibubuci (Ksar-Tarcine, Sud tunisien)." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 46, 3 (1902): 321-40.
- _____. "Exploration des restes de la domination romaine dans le Sud de la Tunisie." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 47, 5 (1902): 62-463.
- _____. "Note sur des fouilles exécutées dans le Sahara tunisien." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 46, 3 (1900): 541-47.
- _____. "Les aménagements agricoles et les grands travaux d'art des Romains." In *La France en Tunisie*, 22-39. Paris: G. Carré et Naud, 1897.
- Godard, Gaston & Jean-Marc Viaud. *De la Vendée au Sahara: l'aventure tunisienne du géologue Léon Pervinquière (1873-1913)*. La Roche-sur-Yion: CVRH, 2007.
- Gombeaud, Lieutenant. "Fouilles du castellum d'El Hagueuff (Tunisie)." *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1901): 81-95.
- Gracq, Julien. *Le rivage des Syrthes*. Paris: José Corti, 1951.
- Grand-Aymerich, Ève. *Les chercheurs de passé (1798-1945): Aux sources de l'archéologie*. Paris: éd. CNRS, 2001.
- _____. "La Tunisie et la politique archéologique française." In *La Tunisie mosaïque*, eds. Patrick Cabanel et Jacques Alexandropoulos, 549-63. Toulouse: Presses universitaires du Midi, 2000.
- Gutron, Clémentine. *L'archéologie en Tunisie (XIX^e-XX^e siècles). Jeux généalogiques sur l'Antiquité*. Paris: Karthala, 2010.
- _____. "Voyager dans le temps avec un archéologue à travers la Tunisie coloniale: Louis Carton (1861-1924) et sa Tunisie en l'an 2000." In *Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, eds. Christiane Demeulenaere-Douyère, 553-71. Paris: Éd. du CTHS, 2008.
- Hanoune, Roger. "Les Instructions du CTHS pour la Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique (1890) et l'histoire de l'archéologie du Maghreb." In *Écriture et transmission des savoirs de l'Antiquité à nos jours*, dir. Dominique Briquel. Paris: Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020.
- Héron de Villefosse, Antoine. "Fouilles du commandant Donau à Remada (Tunisie)." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 58, 5 (1914): 475.
- _____. "Inscription latine de Ras-el-Aïn découverte par M. Lecoy de la Marche." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 39, 2 (1895): 117-18.

- _____. "Rapport sur la mission du lieutenant d'artillerie H. Lecoy de la Marche dans le sud tunisien." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 38, 6 (1894): 469-81.
- Hilaire, Cap. "Note sur les voies stratégiques romaines qui longeaient la frontière militaire de la Tripolitaine." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1901): 95-105.
- Humbert, Jean-Charles. *Mission aérienne au Sahara en 1916. Contribution à l'histoire du Sahara Tunisien*. Paris: L'Harmattan, 2004.
- Instructions adressées par le Comité des Travaux historiques et scientifiques aux correspondants du Ministère de l'Instruction publique. Recherche des antiquités dans le nord de l'Afrique. Conseil aux archéologues et aux voyageurs*. Paris: Leroux, 1890.
- Instructions pour les recherches des Antiquités et les travaux de géographie comparée en Tunisie. À Messieurs les officiers de la division d'occupation*. Paris: Imprimerie nationale, 1885.
- La Blanchère, René Marie Du Coudray de. *L'aménagement de l'eau et l'installation rurale dans l'Afrique ancienne*. Nouvelles Archives des Missions Scientifiques, t. VII. Paris: Imprimerie nationale, 1895.
- _____. "Note sur une mosaïque représentant le cortège de Neptune, découverte à Hadrumète et transportée au musée de Tunis (Bardo)." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 31, 3 (1887): 342-46.
- Le Bœuf, Capitaine Jules. *Les Confins de la Tunisie et de la Tripolitaine, historique du tracé de la frontière*. Paris: Berger-Levrault, 1909.
- _____. "La colonisation romaine de l'Extrême-Sud tunisien." *Revue Tunisienne* X (1903): 352-66.
- Le Roy Ladurie, Emmanuel. *Histoire du climat depuis l'an mil*. Paris: Flammarion, 1967.
- Lefebvre, Camille. *Des pays au crépuscule. Le moment de l'occupation coloniale (Sahara, Sahel)*. Paris: Fayard, 2021.
- _____. *Frontières de sable, frontières de papier. Histoires de territoires et de frontières, du jihad de Sokoto à la colonisation française du Niger, XIX^e-XX^e siècles*. Collection Bibliothèque historique des pays d'Islam. Paris: Publications de la Sorbonne, 2015.
- Martel, André. *Les confins saharo-tripolitains de la Tunisie (1881-1911)*. Paris: P.U.F., 1965.
- Marty, Paul. "Les chants lyriques populaires du Sud-Tunisien. Étude, texte et traduction." *Revue tunisienne* 38 (1936): 93-135.
- Maquart, Capitaine. "Étude sur la tribu des Haouaïa (Territoire de Médenine)." *Revue tunisienne* 39 (1937): 253-97.
- Méhier de Mathuisieulx, Henri. "Rapport sur une mission scientifique en Tripolitaine." *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires: choix de rapports et instructions* X (1902): 245-77.
- Moreau, Lnt. "Le Castellum de Ras-Oued-el-Gordab près de Ghomrassen." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1904): 369-75.
- Oulebsir, Nabila. *Les Usages du patrimoine. Monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*. Paris: Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2004.
- Pervinquière, Léon. *La Tripolitaine interdite: Ghadamès*. Paris: Hachette, 1912.
- _____. "Les confins de la Tripolitaine, de la Méditerranée à Ghadamès." *Le Tour du Monde* 1 (janvier 1912): 217-88.
- _____. "Le Sud tunisien." *Revue de géographie annuelle* III (1909): 395-470.
- Pouillon, François. "L'époque héroïque: pillages et muséographie." In *Exotisme et intelligibilité: Itinéraires d'Orient*, 83-5. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, 2017.

- _____. "Bernardino Drovetti (1776-1852), consul de France et pilleur de tombes," *Qantara* 53 (2004): 39.
- _____. "Du savoir malgré tout: la connaissance coloniale de l'Extrême-Sud tunisien." In *Connaissances du Maghreb: sciences sociales et colonisation*, dir. Jean-Claude Vatin, 79-93. Paris: Éditions du CNRS, 1984.
- Rebillet, Cap. [puis] Cmdt Francis. *Un rapport sur le Sud tunisien (1886) par un officier français*. Eds. Mabrouk Jebahi & François Pouillon. Tunis: Publications Diraset et Ed. Arabesque, 2017.
- _____. "Note sur la bahira des Biban et Médeia (Tunisie)." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques* (1892): 126-29.
- Reinach, Salomon. "Discours du Président, séance publique annuelle." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1907): 670-82.
- Riban, Charles. *Causeries sur la Tunisie agricole*. Tunis: Impr. Rapide, 1894 [Paris: Challamel, 1895].
- Saidi, Habib. "Sortir du regard colonial; Politiques du patrimoine et du tourisme en Tunisie depuis l'indépendance." Thèse, Université Laval, 2007.
- Tissot, Charles. "Quatrième rapport sur les missions archéologiques en Afrique." *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 28, 1 (1884): 79-80.
- Toutain, Jules. "Le cadastre de l'Afrique romaine, étude sur plusieurs inscriptions recueillies par M. le capitaine Donau dans la Tunisie méridionale." *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut de France* XII, 1^{er} partie (1908): 341-82.
- _____. "Notes et documents sur les voies stratégiques et sur l'occupation militaire du Sud tunisien à l'époque romaine par MM. les capitaines Donau et Le Bœuf, les lieutenants de Pontbriant, Goulon et Tardy." *Bulletin Archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifique* 3 (1903): 272-409.
- _____. "Notes sur quelques voies romaines de l'Afrique proconsulaire." *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 15 (1895): 201-29.
- Trousset, Pol. "Voyageurs et militaires à la découverte du Sud tunisien (1850-1914)." In *L'Africa romana. Atti del XIII convegno di studio, Djerba, 10-13 dicembre 1998*, vol. I, 579-96. Rome: Carocci, 2000.
- _____. *Recherches sur le limes tripolitanus du Chott-el-Djerid à la frontière tuniso-libyenne*. Paris: Éditions du CNRS, 1974.

العنوان: استعمالات علم الآثار في الجنوب التونسي خلال الحقبة الاستعمارية

ملخص: صار من البديهي القول أن نشأة علم الآثار بالبلدان المغاربية لم تمله فقط الحاجة لربط مخططات التوسع الاستعماري بتجارب إمبراطورية على المدى الطويل، بل فرضته كذلك ضرورة توجيه برامج الاستغلال وتبرير الهيمنة على المجال. ولذلك، فإن دراسة منطقة الحكم العسكري بالجنوب التونسي تعدّ مثالا ملائما لاختبار وجهة هذه الأطروحة. فأغلب الاستكشافات الأثرية بها كانت من إنجاز قيادات عسكرية تولّت الإشراف على إدارتها. ولم يكتف هؤلاء بالعودة إلى المادة الأثرية كمرجعية يقيسون عليها البرامج الاستعمارية القائمة في المجالات الزراعية والمائية فحسب. بل إنهم وجدوا في تلك المادة ما يعينهم على ضبط السياسة الملائمة لإدارة شؤون منظورهم. والوقوف على أبرز خصوصيات منطقة تخومية حدودها غير واضحة المعالم، رغم مجاورتها لولاية طرابلس العثمانية. وبفضل الدراسة المتأنية للورقات العلمية المنشورة خلال تلك المرحلة وتحليل منهجها العملي، ثبت أن هذه القيادة العسكرية التي ينحدر منها طليعة المستكشفين الأثريين لم تظل سجيبة ذلك الاستعمال الوظيفي لعلم الآثار، والمرتهن بالغايات الاقتصادية والاستراتيجية

للاستعمار. فبالإضافة إلى تفتّينهم سريعا إلى الاختلافات الجوهرية بين معطيات الماضي والحاضر، استطاعوا في وقت وجيز، وبفضل متانة تكوينهم العلمي، أن يبلغوا أعلى درجات التخصص ويبرهنوا على كفاءتهم واستقلاليتهم. ويبدو في النهاية، أن خدمة مشاريع الاستعمار الزراعي، وخطط ضبط الحدود ووضع شبكة الطرقات، اضطلعت به اختصاصات معرفية أخرى أكثر حداثة، وأكثر استعجالية أيضا، وذلك على غرار الإثنولوجيا والبحوث الجيوسراتيجية.

الكلمات المفتاحية: الاستعمار، علم الآثار، الجنوب التونسي، المناطق القاحلة، الإدارة العسكرية، الاستكشاف العلمي.

Titre: Des usages de l'archéologie dans l'Extrême-Sud tunisien à l'époque coloniale

Résumé: Il est classique de dire que la recherche des ruines au Maghreb pendant la période coloniale n'a pas seulement servi à inscrire l'entreprise dans une longue durée impériale, elle a guidé et argumenté une exploitation et un travail de domination des territoires. À cet égard l'exemple des territoires militaires du Sud tunisien pourrait bien servir d'illustration à cette thèse: les fouilles y ont été conduites presque exclusivement par des militaires en postes qui, non seulement n'auraient pas manqué de voir dans ces vestiges un guide pour une exploitation agricole, mais aussi une assise pour l'administration politique de la région et la fixation d'une frontière encore floue avec la Tripolitaine. Un examen soigneux des textes scientifiques publiés et des démarches de ces hommes montre qu'ils ne se sont pas laissés enfermer dans un usage instrumental de l'archéologie à des fins économiques ou stratégiques. Non seulement ils savent vite voir ce qui dans les traces du passé ne va pas dans le sens espéré mais surtout, sur la base d'une culture classique solide, ils se professionnalisent rapidement montrant une compétence archéologique autonome. Finalement, l'exploitation agricole de la région, la fixation de la frontière et des routes s'appuieront sur d'autres connaissances plus récentes, plus pressantes aussi, de l'ethnologie et de la géopolitique.

Mots-clés: Administration militaire, Archéologie, colonisation, hydraulique, exploration scientifique, sud tunisien, zone aide.